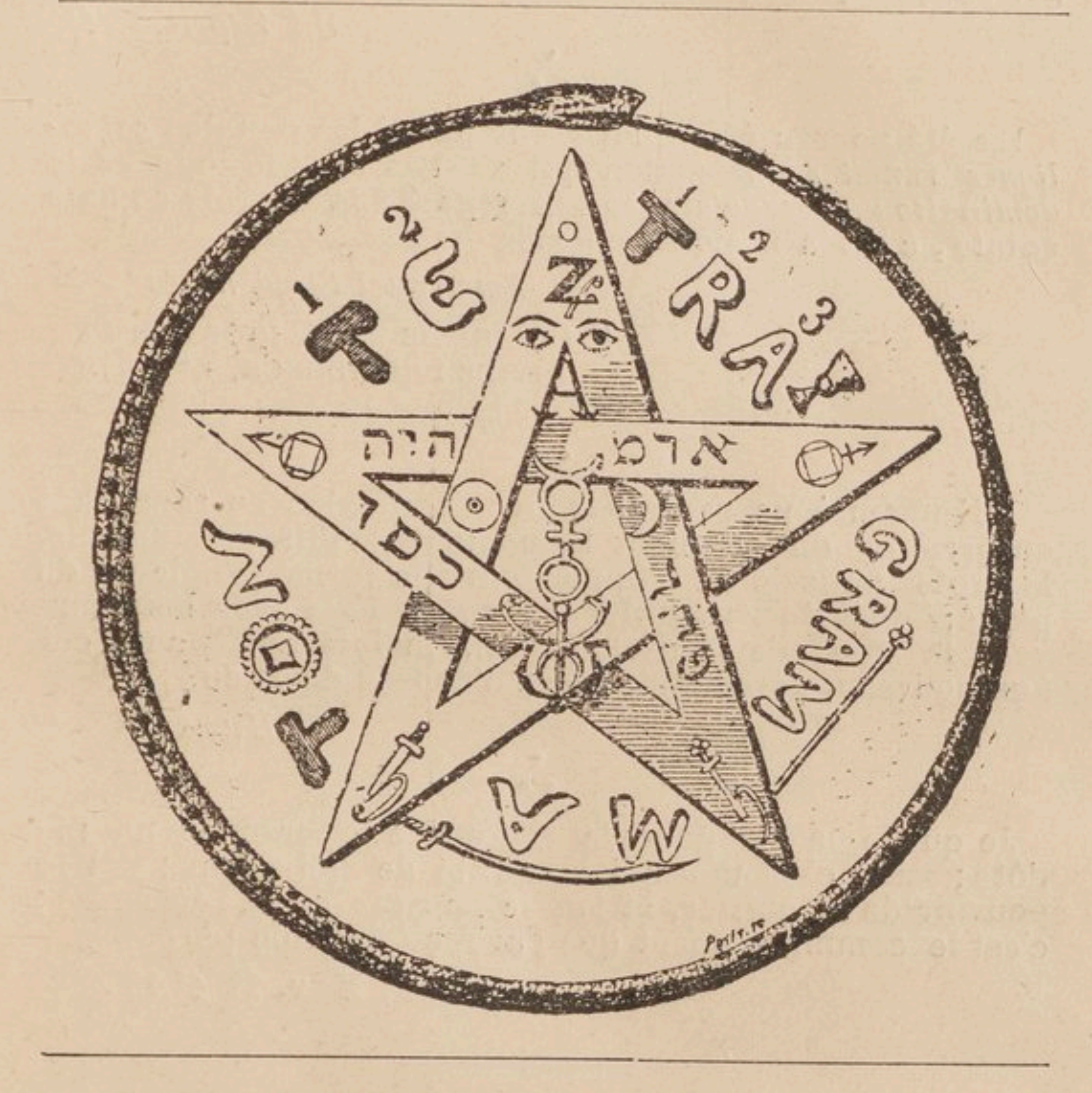
6e ANNÉE. N° 62. FÉVRIER 1894.

L'ÉTOILE



PENSÉES

C'est lorsqu'ils sont fermés que mes yeux voient le mieux : car pendant le jour ils contemplent des choses indifférentes, mais, quand je sommeille, dans mes rêves ils regardent, ils s'éclairent dans l'ombre, et leur lumineux regard pénètre les ténèbres.

Shakspeare.

*
* *

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement, les recouvrements par la poste étant toujours difficiles et dispendieux.

« Il faut prier sans cesse et ne jamais cesser, a dit Jésus. » Or, quelle est, mes amis, cette prière continuelle ? C'est la pensée dirigée toujours vers le bien, vers le Père, vers la vie future. Hors de là, l'homme égare ses idées et laisse son esprit sans boussole. C'est donc diriger l'Esprit que lui dire : « Prie sans cesse. »

Un Esprit.

*
* *

Il a été pourvu à ce qu'il y eût parmi les peuples *catholiques romains* une nation qui n'a pas subi le joug de la *domination sacerdotale*, et qui regarde la Parole comme sainte ; c'est la nation française.

Emmanuel Swedenborg

(La Sagesse angélique sur la divine providence, n° 257).

*
* *

L'Humanité ne saurait trouver son salut en regardant en arrière, en évoquant le judaïsme, l'ultramontanisme, le protestantisme ou n'importe quelle forme religieuse du passé ; elle doit regarder en avant et élever les yeux vers la nouvelle Jérusalem qui, maintenant, dans cet âge nouveau, descend du Ciel, d'auprès de Dieu.

C. Humann.

*
* *

Je quitte la vie pour la reprendre ; personne ne me l'ôte ; mais c'est moi qui la quitte de moi-même ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre ; c'est le commandement que j'ai reçu de mon père.

Jésus (Jean, X, v. 17 et 18).

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 février 1894, *de midi au soir.*
Le 7 mars 1894, *de midi au soir.*

Alber Jhouney.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition[1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzéniouthá*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

Géburah reçoit l'influence de Binah, l'Intelligence, féminine comme elle.

Binah est appelée par la Tradition la Géburah supérieure. Il y a ensuite la Géburah proprement dite, la séphire de ce nom ; enfin Malchut est appelée la Géburah inférieure.

La Tradition montre donc avec évidence les intimes rapports de ces trois séphiroth, également puissances de réalisation et de concentration, également féminines.

Alber Jhouney.

Traduction du

Chapitre III

1. Neuf conformations ont été données de la Barbe très digne (du Microprosope). Tout ce qui demeure occulte et n'est pas manifesté est supérieur et vénérable.

2. Ainsi donc est la Barbe très digne. Les poils se

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

couchent sur les poils depuis l'ouverture des oreilles jusqu'au principe (commencement) de la bouche (c'est la première conformation).

3. De ce principe à l'autre principe (d'un côté de la bouche à l'autre), c'est la seconde conformation

4. On trouve sous les deux narines une voie remplie (de poils) pour qu'elle n'apparaisse pas (c'est la troisième conformation).

5. Les joues sont couvertes d'un côté et de l'autre (c'est la quatrième conformation).

6. En elles apparaissent les pommettes rouges comme la rose (c'est la cinquième conformation).

7. En un fil pendent les poils noirs et robustes, jusqu'à la poitrine (c'est la sixième conformation).

8. Les lèvres sont rouges comme la rose et nues (c'est la septième conformation).

9. Les petits poils descendent sur la gorge et couvrent le cou (c'est la huitième conformation).

10. Les grands et les petits descendent avec égalité (c'est la neuvième conformation).

11. Par eux est trouvé tout homme fort et robuste qui est trouvé.

12. Il est écrit (*Psaume* 118, vers. 4 d'après Rosenroth, mais, d'après la division habituelle du texte, vers. 5) :

Dans la détresse, j'ai invoqué Iah. David commémore les Neuf (Noms ou les Neuf Formes) jusqu'à ces paroles : « Toutes les nations m'ont environné » pour être (lui, David) environné et protégé par ces formes.

13. Et il est écrit (*Genèse*, ch. I, vers. 12) : Et la terre produisit son germe, de l'herbe séminifiant sa semence, selon son espèce, et des arbres portant des fruits qui avaient leur semence en eux-mêmes, selon leur espèce.

14. Ces neuf ont été arrachés du Nom parfait. Et ensuite ils ont été plantés en Nom parfait ; selon ce qui est écrit (*Genèse*, ch. II, vers. 8) : Et Iodhévauhé Elohim planta.

15. Les conformations de la Barbe (du Microprosope) sont trouvées être au nombre de Treize, quand celle qui est supérieure devient inférieure. Dans l'inférieure on ne découvre que neuf (conformations).

16. Les 22 lettres sont figurées par les couleurs d'elles (des deux Barbes).

17. De cette Barbe (on doit entendre ce que l'on dit) de celui qui voit en songe une Barbe. Lorsque

quelqu'un rêve qu'il saisit la barbe d'un homme au-dessus de lui, c'est qu'il est en paix avec son Seigneur et que ses ennemis lui seront soumis.

18. Bien plus, si c'est la Barbe supérieure. Car la lumière inférieure issue de la supérieure qui est dans la Bénignité s'appelle, chez le Microprosope, Bénignité simplement. Mais quand le Microposope a besoin de lumière et que l'influence du Macroprosope vient à luire, alors le Macroprosope est appelé abondant en Bénignité.

19. Il est écrit (*Genèse*, ch. I, vers. 20) que les eaux reptifient le reptile d'âme vivante.

20. Comme si l'on disait : יה. Car, lorsque la lumière (du Père) s'étend dans la Mère, toutes choses font leurs productions en même temps : les eaux bonnes, les eaux mauvaises.

21. Et lorsqu'il est dit : ישרצו qu'elles aient la commotion vitale, l'un est inclus dans l'autre : le vivant supérieur, le vivant inférieur, le vivant bon, le vivant mauvais.

22. Et Dieu dit (*Genèse*, ch. I, vers. 26) : Faisons l'homme. Où il n'est pas écrit : Cet homme, mais simplement, l'homme par antithèse avec l'homme supérieur, qui a été fait dans le Nom parfait.

23. Lorsque celui-ci était fait, celui-là aussi était fait ; il était fait comme mâle et femelle pour que tout fût achevé.

24. Lorsqu'il est dit : יהוה, s'exprime la nature du mâle : lorsqu'il est dit : אלהים, la nature de la femme.

25. Le mâle était donc étendu, et il était formé dans ses membres, de manière qu'il eut comme un organe de la génération.

26. Par l'orifice de l'organe les Rois qui avaient été détruits obtinrent la stabilité.

27. Les rigueurs du mâle sont véhémentes au commencement, et elles s'adoucissent à la fin ; et c'est le contraire chez la femme.

28. ויה Les canaux de connexion sont immergés sous le tégument de lui. Iod petit, qui est trouvé dans la forme d'elle.

29. Mais, si les jugements doivent être mitigés, il faut rechercher l'Ancien.

30. Le serpent venait sur la femme et il construisait en elle le nid d'impureté, pour faire le mauvais habitacle.

31. Ainsi qu'il est écrit (*Genèse*, ch. IV, vers 1) : Et elle conçut et enfanta Kaïn, c'est-à-dire Kina le nid

de la maison des esprits mauvais et turbulents et de mauvaise rencontre.

32. Il (ce nom) est restitué en cet homme (supérieur) et dans les deux (le Père et la Mère) en genre et en espèce.

33. Ils sont contenus, tant en généralité qu'en spécialité, cuisses et bras, droite et gauche.

34. Celui-ci (le couple supérieur) est divisé en ses côtés ; mais (dans l'autre couple) le mâle est formé avec la femelle. יהו.

35. Iod est le mâle, Hé la femelle, Vau (l'Androgyne) comme il est écrit (*Genèse*, ch. v, vers 2) : Il les créa mâle et femelle, il les bénit et il leur donna le nom d'Adam.

36. Ainsi la forme et la personne de l'homme étaient assises sur le trône et il est écrit (*Ezéchiel* ch. I, vers 26) : Et sur la ressemblance du trône il y avait la ressemblance comme de la figure d'un homme sur le plus haut degré.

(Traduit par A. Jhouney).

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Que nous défend la Tempérance ?

La Tempérance nous défend la gloutonnerie, la gourmandise.

La Tempérance nous défend l'ivrognerie.

Elle nous interdit les surabondances et les raffinements de nourriture et de boisson et tout ce qui opprime l'âme, par l'appesantissement du corps ou par ses sophistiques exigences.

∴

Ces interdictions de la Tempérance n'ont pas une portée aussi banale qu'on pourrait le croire.

---

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à janvier 1894).

Un homme irréfléchi s'imaginera qu'il suffit d'éviter l'ivresse habituelle et grossière, qu'il est ridicule de s'acharner à tant de surveillance sur le boire et le manger, et il se moquera de voir des préceptes de cet ordre mêlés aux grandes vertus, et dressant leur lampe soupçonneuse en face des éclairs virils du dévouement, de la justice et du courage.

Un tel dédain est une erreur. D'abord, les intempérances de nourriture et de boisson mènent aisément aux intempérances de luxure, et la luxure est une ardente conseillère d'égoïsmes, d'injustices et de lâchetés.

Ensuite, les surabondances et les raffinements de table renforcent dans l'homme l'élément dont les satisfactions et les avidités sont, par nature, égoïstes et fatales.

La boisson et la nourriture procurent des satisfactions étroitement personnelles, bornées à celui qui les éprouve.

Elles sont nécessaires au corps, d'une vitale nécessité. Elles constituent des besoins et plus égoïstes et plus fatals que l'amour physique même.

Celui donc qui les laisse étourdiment gagner un ascendant sur ses habitudes affaiblit en soi l'élément d'expansion et d'initiative qu'enserre peu à peu l'élément d'égoïsme et de fatalité et à la longue sa vraie personne morale peut en être toute comprimée.

Celui qui dominera au contraire ces premiers besoins du corps, les plus rigidement liés au destin et à la nature, arrivera avec moins de peine à dompter les désirs charnels, puis les passions mentales, s'élèvera peu à peu au-dessus de ses entraves relâchées et donnera un jeu plus vif et plus libre, une élasticité plus radieuse au principe spirituel de liberté et d'expansion.

L'observation quotidienne de la sobriété prescrite par la Tempérance peut donc avoir des conséquences spirituelles beaucoup plus hautes et plus étendues qu'on ne l'imaginerait d'abord.

*
* *

La Tempérance nous défend la luxure.
La Tempérance nous interdit l'adultère.
Elle nous défend les pensées et les désirs de luxure et d'adultère et nous oblige à les rejeter lorsqu'ils surgissent en nous.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali

7. — Les évidences sont la perception, l'inférence ou raisonnement) et le témoignage.
8. — L'erreur est une notion fausse et qui ne s'établit pas dans la forme propre (de ce qu'elle représente).
9. — La fiction est une notion vide de réalité, amenée par une connaissance (reposant uniquement sur) les mots.
10. — Le sommeil est cette modification (de l'organe interne) qui a pour base la conception de nulle chose. (Il s'agit ici du sommeil profond, sans rêves).
11. — La mémoire consiste à ne pas laisser partir (le souvenir) d'un objet dont on a eu connaissance.
12. — L'arrêt (de ces modifications de l'organe interne) s'effectue par le moyen de l'exercice et du détachement.
13. — L'exercice[1] est un effort pour maintenir (l'organe interne) dans un état immuable.
14. — Cet exercice est un état ferme conservé sans convoitise (du but à atteindre) pendant un long temps, sans interruption.

(Traduit par A. JHOUNEY).

1. Les cinq modifications de l'organe interne sont les états de la pensée lorsqu'elle s'oriente vers le monde des apparences et vers l'illusion. Le But de la Yoga est de recueillir la pensée en elle-même par les exercices spirituels et le détachement, puis de la tourner vers l'Absolu que lui révèleront l'Intuition et l'Extase. A. J.

Perles d'Orient

Cherche la fleur qui doit s'épanouir dans le silence qui suit l'orage, pas avant. Elle grandira, elle se développera, elle poussera des branches et des feuilles et formera des boutons, tant que l'orage continuera, tant que durera la bataille. Mais, pas avant que la personnalité de l'homme se soit dissoute et évanouie..., pas avant que son Moi supérieur ait complètement vaincu et maîtrisé la nature humaine, ne peut s'ouvrir la fleur. Alors viendra un calme semblable à celui qui, dans les contrées tropicales, succède à une pluie torrentielle, et pendant lequel la nature accomplit son œuvre si rapidement qu'on peut la voir agir. Un calme pareil se répandra sur l'esprit harassé. Et, au milieu du profond silence, aura lieu l'événement mystérieux qui prouvera que la voie est trouvée. Appelle-le du nom que tu voudras, c'est une Voix qui parle là où il n'y a personne à parler : c'est un messager qui vient, messager sans forme ni substance ; ou bien c'est la fleur de l'âme qui s'est ouverte. Aucune métaphore ne peut le décrire. Mais on peut le pressentir, le chercher et le désirer, même au fort de l'orage. Le silence peut durer le temps d'un moment ou bien un millier d'années. Mais il aura une fin ; cependant tu porteras sa force avec toi.

(*Lumière sur le Sentier.*)

Dieu

ET LE SOLEIL SPIRITUEL

Dieu, par son Soleil Spirituel, vivifie l'esprit de l'homme de la même manière qu'il vivifie son corps par le soleil naturel, qui est le représentant matériel du premier. Ce Soleil spirituel n'est pas Dieu : c'est seulement la première substance et la première

forme qui procèdent de Dieu ou Jéhovah, c'est-à-dire de l'Etre Unique qui existe par Soi. Ce Soleil est, pour le monde immatériel, ce que notre soleil est pour le nôtre ; Jéhovah est au centre du Soleil spirituel, et c'est par lui qu'il gouverne l'univers, tant le monde spirituel que le monde naturel ; car le monde spirituel influe à chaque instant sur le monde naturel, et la vie, pour arriver de Dieu à nous, le traverse, de sorte que nous la recevons par son intermédiaire. De même que notre soleil est inaccessible à l'homme, de même le Soleil spirituel est inaccessible à l'homme devenu Esprit : ainsi Jéhovah n'a jamais été vu, et ne sera jamais vu face à face par aucune de ses créatures. Nul ne saurait voir Dieu et vivre ; car voir Dieu face à face, ce serait le comprendre ; or, pour comprendre Dieu, il faudrait être Dieu ; jamais le Fini ne comprendra l'Infini.

L'homme devenu Esprit pourra augmenter indéfiniment ses jouissances par l'aliment divin qui est l'Amour, et perfectionner son intelligence par la boisson divine qui est la Sagesse ; mais il ne pourra jamais être l'Amour-Même et la Sagesse-Même, parce qu'alors il serait Dieu. Jéhovah se voile donc, pour ainsi dire, afin de pouvoir se communiquer à ses créatures les plus parfaites. Son Soleil spirituel est aussi éloigné des Esprits que notre soleil est éloigné de nous ; et, de même que nous ne pourrions supporter la lumière et la chaleur de notre soleil, si elles n'étaient modifiées par les atmosphères matérielles qui nous en séparent, de même les hommes-esprits ne pourraient supporter l'ardeur de l'Amour et l'éclat de la Sagesse qui effluent du Soleil spirituel, si leur force n'était atténuée par des atmosphères spirituelles dans lesquelles ils vivent, comme nous vivons au milieu de la nôtre. A combien plus forte raison ne pourrions-nous pas les supporter, nous qui sommes ici dans un état si éloigné de la pureté des bons Esprits, nous qui sommes dégradés par la chute.

(*L'Eglise de l'Avenir.*)

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

11e LETTRE

Exemples tirés du monde extérieur

Vous souvient-il encore que je vous disais que la plus belle fille fuyait parfois le miroir ? Vous aurez trouvé l'explication de ce singulier phénomène dans le contenu de ma dernière lettre. Le mercure est un de ces métaux qui réagissent le plus souvent par le tiède nauséeux sur les hommes sensitifs. Si un de ces êtres s'approche d'une glace de grande dimension, il sentira la douloureuse influence du mercure répandu sur tout son corps ; il lui semblera qu'un souffle tiède et répugnant vient à lui; il se sent repoussé, et s'il veut résister, il aura mal à l'estomac, à la tête, il vomira même et se trouvera forcé de quitter. Ceci va si loin, après un certain temps d'expérience, que la répugnance des hauts sensitifs va jusqu'à l'horreur devant une glace.—Ils la couvrent, s'ils ne la peuvent éloigner. Nous pouvons en même temps aussi jeter un regard rétrospectif sur le dégoût que les cuillères de pakfong d'Argentan et d'argent de Chine inspirent. Le cuivre, qui fait partie intégrante de toutes ces compositions, a le privilège d'être un corps fortement odique, qui réagit d'une manière très tiède, nauséeuse et dégoûtante. Qu'on l'argente, par la galvanoplastie tant qu'on voudra, rien n'y fait. Le cuivre agit odiquement à travers ; il devient insupportable aux sensitifs moyens, et produit assez souvent chez les hauts sensitifs des maux d'estomac, voire même des crampes à la langue et du tétanos. *J'ai entendu dire assez souvent à des dames sensitives, qu'elles ne supportent pas les dés à coudre en métal, et qu'elles se servent forcément de ceux en ivoire ;* qu'elles ne peuvent porter des bijoux, parce qu'ils leur causent des douleurs ; qu'elles ne peuvent porter des buscs ni des peignes d'acier, qu'il leur est même impossible de porter des épingles dans leur chevelure ; tout cela vient de la réaction odique,

tiède, nauséeuse. Les mortiers de cuivre jaune, les ustensiles de cuisine en cuivre et les fers à repasser sont des objets d'horreur pour les filles sensitives qui s'occupent du service du ménage.

L'estimable M. Sichtner, fabricant à Azgersdorf, près de Vienne, a fait éloigner tous les ustensiles en cuivre de sa cuisine. Il souffrait, en mangeant, en buvant, de mets préparés dans des vases de métal. On peut cacher les métaux aux hauts sensitifs en les couvrant avec du papier, du linge, ou toute autre couverture légère ; ils seront toujours en état de vous dire où les métaux se trouvent, par la simple sensation du creux de leur main gauche.

La neuvième de ces lettres, où je vous parlais du frottement de l'eau et de M....., sourcier, ne vous revient-elle pas involontairement à la mémoire? Supposons qu'à une petite profondeur de la surface du sol, dans une cave, par exemple, il y ait une certaine quantité de métaux ou d'argent enfoui ; dans ce cas, il n'y a pas de doute qu'un haut sensitif les découvrira plus facilement, par la sensation, et plus vite que mes sensitifs moyens ont mis de temps pour découvrir la conduite d'eau dans mon parc. Songez, maintenant, à la position d'une agglomération de minerai de plombagine, de cuivre jaune, d'argent, et tels qu'ils se trouvent cachés à peu de pieds de profondeur dans la gangue, et qu'un haut sensitif vienne à passer dessus, avec quelque attention ; pourrez-vous, d'après ce que vous savez maintenant, douter un moment qu'il sentira, et qu'il indiquera avec exactitude la place du gisement? Mais d'autres gisements que ceux de couches houillères, agiront sur un homme très impressionnable par l'od différemment que le grés et l'argile schisteux qui leur servent de gangue. Quand, avant tout, il aura observé et se sera pénétré de la sensation odique que les masses de houilles produiront sur lui, il reconnaîtra de suite, quand il passera par-dessus, le genre de la couche.

Aucun autre homme ne pourra en observer la trace ; mais, un haut sensitif dira avec la plus grande précision : ici ou là, sous terre, se trouve tel ou tel minerai, et la fouille justifiera cette apparente merveille, qui jusqu'ici a paru d'autant plus surprenante, que celui même qui a trouvé le minerai, et encore d'autres personnes, seraient incapables d'en rendre un compte satisfaisant.

La merveille est à présent dévoilée. Elle n'est autre

qu'une pure influence physique du dynamide de l'od sur le système nerveux de l'homme ; il agit comme un effet obscur, dont on est hors d'état de pouvoir donner l'explication. Une foule d'accidents instinctifs, chez les animaux, trouvera son explication de la même manière que celles que j'ai données au sujet des minerais et de ceux qui les ont découverts.

Vous voilà, mon ami, en pleine possession des derniers secrets de la baguette divinatoire. Non pas de la baguette dans le sens du mot, et sous l'aspect de son mouvement ascendant et descendant, de son tournoiement dans les doigts ; tout ceci n'est que le tour de passe-passe pour frapper la multitude, aux questions de laquelle les chercheurs étaient forcés de donner quelque chose de palpable.

Vous remarquerez, par tout ce qui précède, quelle grande signification pratique la sensibilité peut acquérir et à quel rôle elle est destinée. *Les sensitifs, parmi lesquels il faut ranger ceux de l'extrémité de la chaîne : les cataleptiques, les lunatiques et les noctambules, seront bientôt recherchés, achetés et payés comme les bienfaiteurs de leur contrée et de leur pays.*

Cette découverte promet un grand élan à l'exploitation des mines, non seulement sous le rapport des découvertes de nouveaux gisements de minerai, mais aussi pour le travail intérieur des mines, lorsqu'on exploite des filons, qu'ils se perdent ou qu'ils finissent. A qui s'adresser pour trouver un nouveau sillon ou un nouveau nid ? Où faut-il rechercher une nouvelle veine sur les cloisons verticales ou sur les couches orientales ?

L'art du mineur nous fait souvent faux bond sur toutes ces choses ; mais un sensitif, bien exercé dans les sensations odiques, trouvera au moment même le vrai gîte.

Le tact sensitif est susceptible de très grands perfectionnements ; quand il m'arrive de nouveaux sensitifs, leurs indications sont quelquefois bien incertaines ; après trois ou quatre séances, tout gagne en clarté et en précision. Exercer plus longuement ces sensations donne de la ponctualité et de l'agilité. J'ai des sensitifs moyens qui, par une pratique de six à sept ans, ont acquis une finesse de discernement qui dépasse souvent celui des hauts sensitifs nouveaux. Ce genre d'hommes pourra être d'une grande utilité pour découvrir le mélange frauduleux de certains

articles. A présent déjà, une personne bonne sensitive est facilement en état de distinguer l'or ou l'argent pur de celui qui est mélangé avec du cuivre. On pourra les perfectionner de telle sorte qu'il sera facile de reconnaître tous les mélanges. Ainsi, dans les pharmacies, on distinguera si les médicaments ont conservé leurs principes actifs ou s'ils les ont perdus. Plus tard, je vous ferai peut-être voir quelle surprenante découverte on peut obtenir auprès des malades, par la simple sensation de sensitifs bien portants. (*A suivre*).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.

I. — Les trois phases de l'histoire humaine

(*Suite*)

Un minerai jeté au brasier, un brouillard envahi par l'intense clarté solaire, commencent par se fondre peu à peu dans la flamme victorieuse et à se débarrasser de leurs molécules grossières ; puis ils se laissent pénétrer, ils s'unissent progressivement, dans leurs éléments plus subtils, à l'agent plus subtil et plus pur encore qui les désagrège et les assimile ; transpercés enfin et transfigurés, ils deviennent eux-mêmes flamme et lumière rayonnantes.

Ainsi en est-il de la pauvre âme humaine enguanguée dans le corps, obscurcie de ténébreuse matière, mais de toutes parts plongée, sans en avoir d'abord conscience, dans le monde infini de la pensée, dans l'invisible océan de feu, de vie, de clarté spirituelle. Deux phases d'évolution préliminaire commencent par déprendre l'âme humaine du fond d'impureté et d'inertie auquel tout être vivant tient ici-bas par ses passions inférieures, puis la pénètrent progressive-

ment de l'élément supérieur, du rayon d'esprit divin qui doit avec elle constituer l'homme futur. Vient enfin la phase suprême, qui transperce et transforme complètement de cette flamme, de cette clarté divines, l'âme régénérée, et, comme par une seconde naissance, en fait vraiment un être nouveau, tout illuminé de la lumière et de la flamme de vie : « *In ipso est vita, vita lux, et lux in tenebris lucet, illuminans totum hominem.* »

Les psychophysiologistes de l'école spiritualiste ont nommé la première phase *épurative* ; la seconde, *unitive ;* ils nomment la dernière *illuminative.*

Faut-il entendre au sens purement intellectuel, ou bien aussi, au sens physique, cette transformation lumineuse de l'âme humaine ?

Vous savez que non seulement quantité de gaz, plus ou moins issus de l'hydrogène, peuvent être allumés et répandre une clarté physique ; mais aussi l'électricité, n'est-ce pas ? puisque c'est pure question de dépense, non pas de possibilité, si la lumière électrique ne remplace pas partout le gaz d'éclairage.

Vous n'ignorez pas non plus, je suppose, qu'un très savant chimiste de Stuttgard, le baron Charles de Reichenbach, se livra, entre 1859 et 1864, à des observations attentives et multipliées d'où il a conclu l'existence de la lumière magnétique. Ayant expérimenté sur des personnes dont les sens exceptionnellement délicats perçoivent des impressions qui n'atteignent ou du moins n'émeuvent pas les autres mortels, il constata que certains sensitifs, à l'état de veille, voient émaner du pôle nord d'un aimant des lueurs violet-bleu et du pôle sud des lueurs orangé-rouge.

D'après le Dr Charazain et M. Charles Dècles, toutes les personnes que l'on peut faire tomber dans le sommeil hypnotique sont sensibles au même phénomène. Le Dr Charpignon, ayant hypnotisé certains sujets, posa devant eux plusieurs barreaux de fer, dont un seul était aimanté. Ce-

lui-là, tous les sujets le signalèrent : ils le reconnaissaient à ses deux extrémités, qu'ils voyaient enveloppées d'une vapeur brillante et de couleur différente pour chaque pôle. Jamais le docteur n'a pu mettre ses sujets en défaut : ils signalaient immédiatement la différence des deux pôles, bien qu'ils fussent en physique d'une absolue ignorance.

Un savant ingénieux a conclu de ces faits certains que, le globe terrestre étant un gigantesque aimant, des lueurs colossales de couleur différente doivent émaner de ses deux pôles, élevant jusqu'à une hauteur considérable d'immenses jets lumineux visibles à des yeux sensitifs et assez haut placés, aux yeux des oiseaux migrateurs par exemple, qui, des hauteurs de l'air, s'orienteraient par ces clartés dans leurs longs et réguliers voyages.

Nous en tirerons, s'il vous plait, une conclusion plus proche de nous. L'homme étant un merveilleux et complet abrégé du monde, un résultat et un résumé de toute l'évolution antécédente, toutes les forces de la nature inférieure se trouvent concentrées en lui, mais plus raréfiées, plus délicates, d'autant plus actives par conséquent, quoique moins perceptibles aux sens et aux instruments non perfectionnés.

Or, qui dit vie dit mouvement ; qui dit mouvement dit vibration ; qui dit vibration dit propagation, extension, rayonnement à distance : une molécule en vibrant choque celles qui la touchent ; et du choc jaillit la lumière ; à un degré parfois trop délicat pour être perçu par des yeux que seules les sensations violentes émeuvent, mais parfois aussi la vie, exceptionnellement vigoureuse ou exceptionnellement surexcitée, doit dégager — c'est la logique scientifique qui l'exige — des vibrations et des rayons perceptibles même aux sens ordinaires.

Un soir d'été, Elisabeth Linné, la savante fille du grand naturaliste suédois, se promenait dans son jardin, lorsque tout à coup, stupéfaite,

elle jette un cri et s'arrête, les yeux grands ouverts : elle vient de voir des éclairs jaillir des capucines qui tapissent la maison. Averti par sa fille, Linné accourt, regarde et constate. Le curieux phénomène se répète de temps à autre, les jours qui suivent. Avec un léger crépitement, l'éclair se dégage de la plante phosphorescente. Impossible de contester. Et quelle est la source de cette lumière ? La vie : car c'est au moment même où elle émane la vie pour l'acte de l'hymen que la plante émane ainsi la lumière.

La même observation a été faite d'une façon qui ne laisse aucun doute sur un autre végétal plus puissant : le sablier d'Amérique : « Ce bel arbre, dit Boscowitz, porte des fleurs à étamines et des fleurs à pistil, séparées, mais toujours sur le même pied. Quand le sablier veut accomplir l'union, il rapproche les unes des autres les branches différentes, et aussitôt un craquement lumineux se produit, semblable au pétillement de l'étincelle électrique. »

Peut-être des affirmations de ce genre provoquent-elles le doute en certains esprits, car l'habitude trop souvent remplace ou même supprime la raison. En tous cas, ce sont là des faits, et la raison, loin de s'en étonner, s'étonne seulement qu'on en puisse être surpris. Car enfin réfléchissons :

Les matérialistes veulent que la vie, que la force soit aussi de la matière. Ne nous querellons pas sur les mots. Il est certain que la vie, que la force n'est pas une pure abstraction, mais quelque chose de réel, de physique, physiquement existant. Si cependant nous appelons matière ce qui est épais, dur et lourd, la quantité de matière est évidemment la mesure, non pas directe, mais inverse, de la facilité de vibration et d'efficacité vitales : un frêle violon, par exemple, vibrera bien mieux qu'une boîte massive ; et, pour en arriver à l'homme, les sons ténus, presque imperceptibles, de ce même violon vibrant sous les doigts d'un artiste, produiront, non pas dans

votre charpente osseuse, il est vrai, mais dans la partie fluidique, dans la partie psychique de votre être, des vibrations parfois si intenses que vous ne saurez arrêter votre émotion de se trahir même par des larmes. Voilà certes, avouez-le, une efficacité sensible. Et auquel de vos sens, je vous prie, la mesurez-vous exactement ? Pas même à l'ouïe, considérée du moins sous le rapport matériel : car l'ébranlement matériel du tympan n'est certainement pas proportionné à l'émotion produite dans votre force vitale.

Non ! les faits en tombent d'accord avec l'intuition : la vibration n'est pas en raison directe, elle est au contraire en raison inverse de la matérialité. La lumière, par exemple, qui est si vibrante, est une substance infiniment moins dense, infiniment moins matérielle que la pierre ou le fer ; et la vibration lumineuse est manifestement à raison directe de la raréfaction, de la fluidité de la substance : nulle substance n'est donc plus apte aux vibrations lumineuses que la substance animique, et d'autant plus qu'elle sera plus pure.

Si donc il n'est pas contesté que le magnétisme minéral, c'est-à-dire la vibration vitale des minéraux dégage une clarté proportionnelle, plus intense au pôle positif, moins intense au pôle négatif, quoi d'étonnant à ce que le magnétisme végétal, c'est-à-dire la vibration vitale des végétaux, qui sont d'un règne supérieur, dégage aussi sa clarté, sa lueur plus intense, mais cependant plus délicate, par conséquent moins sensible à nos sens matériels ? plus encore, les vibrations de la vie animale ; plus encore, de l'animisme humain ?

Or, supposez de l'animisme humain ce qu'il a de plus vital et de plus intense : sa vie affective ; ce qu'il a de plus pur : sa vie intellective. Supposez un homme en particulier le plus purement affectif, le plus intensivement intellectif, le plus immatériellement vibrant. Ou la logique n'existe pas et les lois de la nature s'arrêtent à mi-chemin ; ou bien la vie affective et intellective d'un tel

homme dégagera une auréole lumineuse, sera non seulement illuminée enfin mais illuminative.

Je vous mettais en garde, l'autre jour, contre les mots qui trompent parce qu'on les entend mal : j'appelle votre attention aujourd'hui sur certaines expressions universellement employées et auxquelles peut-être vous n'avez pas pris garde. Ne dit-on pas dans toutes les langues et sous tous les climats : « Un visage *rayonnant* de joie, des yeux *rayonnant* d'amour, un front *rayonnant* d'intelligence ? » *Rayonnant !* vous entendez bien. Et ne prenez pas ceci pour un mot nul. C'est vraiment une expression exacte exprimant un fait positif. L'humanité en masse et de toutes les époques, ne se trompe pas sur un fait extérieur. Réellement et en vérité, une âme que fait vibrer une joie vive, un esprit que sa pensée intense fait vibrer puissamment, émettent extérieurement d'une façon très réelle cette très réelle vibration intérieure ; et l'extériorisation en est parfois si puissante que le front, que les yeux, que le visage en sont visiblement tout illuminés.

Concluons : la vie, par sa nature, est vibrante ; donc, elle est productive de lumière « *et vita erat lux* ». A moins que l'instrument, le corps auquel est liée la vie, ne soit trop matériel et n'enlise dans ses lourds replis la vibration délicate. Mais l'homme qui par la phase purificatrice a allégé, dématérialisé son corps ; l'homme qui, par la phase unitive, a soumis de plus en plus sa chair à son âme, et son âme à l'âme universelle, à l'âme toute-puissante, toute vibrante et toute lumineuse, cet homme-là, par la loi même de la nature, irradiera autour de lui la lumière et la vie dont vibre son âme ; les images intellectuelles ou idées qui vaguent, plus ou moins endormies, dans l'atmosphère ambiante, vibreront et s'éclaireront à la vive et claire vibration de cette intelligence en acte si intense ; et, puisqu'elles vibreront, il les percevra ; et, comme la lumière matérielle perce, pénètre et met à nu ce qui gisait

invisible ou voilé dans l'ombre, ainsi cette clarté intellectuelle perce, pénètre et dévoile les mystères intellectuels, les secrets des êtres et des choses, que les esprits nuls ou médiocres ne soupçonnaient pas : « L'homme spirituel, dit saint Paul, pénètre les secrets mêmes de Dieu. *Spiritualis homo.* (*I Cor.*, II, 10.)

Et vraiment, je le répète, ce n'est pas cela qui devrait surprendre. Le prodigieux, n'est pas que la vie vive, que la lumière illumine, que l'intelligence comprenne : le prodigieux, c'est que la vie vive si peu, que si peu la lumière illumine, que si peu comprenne l'intelligence. Le vrai miracle n'est pas vraiment qu'un homme, c'est-à-dire un esprit de vie et de lumière, ait pu dire, un entre tous : « Je suis lumière et vie » ; le miracle est que celui-là seul ait pu le dire, et que tous nous soyons mort et ténèbres, par tant de points, par presque toute la longitude et la latitude de notre être.

Un jour, racontent les évangélistes, Jésus prit à part, entre ses soixante-dix disciples, entre ses douze apôtres, trois seulement, Pierre, Jean et Jacques, la volonté ardente et tenace, l'amour pur et intellectif, la fidélité traditionnelle. Laissant les autres dans la plaine, gravissant les pentes, il monta suivi par les trois, jusqu'au dernier sommet de la montagne ; puis il s'arrêta, les yeux et la pensée plus haut encore. Et son âme tout à coup, vibrant de la vie la plus intense, s'extériorisa en lumineuse auréole, comme la doublure éclatante d'un vêtement sombre que l'on retournerait tout entier. Et son corps, revêtu de son âme, apparut tout resplendissant.

Ce récit de la vie de Jésus n'exprime pas seulement un fait mais un symbole. Car le dieu qui est en chaque homme. — « *Ego dixi: dii estis et filii Excelsi omnes* » — a mission de se dégager ainsi, de s'élever et de resplendir. Renonçons pour en arriver là, aux plaines où évoluent les intérêts et les ambitions vulgaires ; ne gardons de notre personnalité que la volonté ardente et inébran-

lable, le pur et intellectuel amour ; et, par les moyens progressifs que l'initiation enseigne, gravissons, à pas plus ou moins rapides, chacun selon son intelligence et sa force, toute la pente que les passions descendent. Elevons-nous au-dessus même des passions élevées mais égoïstes encore ou partiales. Monte, mon frère, monte jusqu'au pur altruisme, jusqu'à l'universel pur ; et de là appelle à toi, pour le bien de tous, la Lumière absolue, la Puissance totale, l'Amour infini, Dieu enfin, tout Dieu. Livre-toi comme un vase qui veut être rempli, à cette force et à cette clarté suprêmes. Puis, débordant, verse-toi, rayonne, divinement, sans restriction ni crainte. Donne, donne, donne, tout ton esprit et toute ton âme, tout ce qui est vie en toi. Et alors, non seulement ton âme extériorisée fera une auréole à ton corps sanctifié ; mais ta lumière et ta vie rayonnant au loin sur les autres hommes, illumineront les aveugles et ressusciteront les morts.

Car le resplendissement de l'âme en lumière physique n'est que l'accident extérieur de son intime *processus ;* la vraie lumière est intellectuelle ; la véritable épiphanie est celle de l'Idée, de la divine Idée.

Qui dit *idée* dit *vision* : εἴδω, je vois. L'idée est le résultat, la trace de la vision de l'esprit, comme l'image est le résultat, la trace de la vision des yeux. J'ai dans mon esprit l'idée, la trace de Dieu ; donc j'ai vu Dieu ; ou mieux, je le vois.

Si jamais je n'avais vu que l'ombre, sans la lumière, je n'aurais pas l'idée de la lumière ; et pas même de l'ombre, une idée réfléchie, distincte, car de quoi la distinguerais-je, n'ayant jamais vu qu'elle ? Si jamais mon esprit n'eût vu que le fini, que le borné, que l'imparfait, je n'aurais pas l'idée de l'Infini, du Parfait, je n'aurais pas l'idée de Dieu; et si claire que fût mon oreille, ce mot « Dieu » prononcé du dehors sonnerait à vide dans mon esprit, comme le mot *rouge* ou *bleu* ou *vert* dans l'esprit d'un aveugle-né.

Ce mot *Dieu* sonne en moi une idée, une idée absolument unique, irréductible à nulle autre, donc j'ai vu, donc je vois ce que ce mot représente.

De nul être, quel qu'il soit, nous ne percevons ici-bas ce qu'il est en soi-même, mais uniquement ce qu'il est relativement à nous. Je ne prétends donc pas que nous voyions Dieu autrement; mais que nous le voyions de cette sorte, la logique comme la foi l'exige.

Certes, ce n'est point ici l'ontologisme panthéistique : c'en est le contrepied exact, la radicale contradiction.

Dieu, se voyant lui-même tel qu'il est, le Parfait, l'Infini, dit justement : « Dieu, c'est moi; moi, c'est Dieu. » Mais moi, voyant mon moi imparfait, borné, impuissant, je ne dis pas: « Mon moi est Dieu, mon être est Dieu ». Je dis au contraire : « Dieu, c'est le *non moi* de mon *moi*, et de tout être imparfait, impuissant et borné comme moi. Relativement à moi et à tout autre, Dieu est le contraste absolu, le contraste parfait; et c'est par ce contraste justement que je le distingue de tout, et que je distingue de lui tout, y compris moi-même. »

Oui, cette idée est dans l'homme, fond rayonnant jusqu'à l'aveuglement, base, sommet et atmosphère lumineuse de toutes nos autres idées.

Toute idée, disent les sensualistes, n'est qu'une sensation transformée. Eh! sans doute; mais *transformée*, transformée en *idée*, et par cet *idéal* : Dieu.

Plus nos naturalistes affirmeront que les sensations du dehors, au moment où elles arrivent dans le cerveau de l'homme, sont exactement les mêmes qu'à leur arrivée dans le cerveau du singe; plus ils démontreront l'identité parfaite de la substance grise, des lobes et de toute la machine pensante, dans le singe et dans l'homme, si le coefficient matériel est identique, et identique la cornue, c'est donc le *réactif* qui diffère,

et qui diffère du tout au tout, puisque si différent est le produit. Oui, le réactif qui agit dans le cerveau de l'homme, non dans celui du singe, sur la sensation interne ou externe, c'est cela l'*Idéal-Dieu* perçu par la *raison* de l'homme, absolument inaperçu pour qui n'a pas ce sens spécial, supérieur et divin.

Combien infirme il est encore en la plupart des hommes, ce sens supérieur à l'animalité antécédente, ce sens de notre développement à venir, que notre évolution passée ignore.

Mais le temps approche où tous nos modernes douteurs, tous nos myopes chercheurs, fourmis dispersées de cette immense fourmilière de la Science qui fut jadis une montagne, tous ces fragmentaires entêtés à nier l'intégrale qui les enserre, confesseront enfin que nier n'est pas une preuve, et que la myopie n'est pas le savoir. Qu'ils fouillent, qu'ils fouillent encore ; et, pénétrant jusqu'au fond, d'abord par une intuition furtive, bientôt par une aperception tranquille, dans le centre suprême de l'Unité de l'Etre, ils pourront, maîtres de la Force unique soumise par la totale science au tout-puissant vouloir de l'Humanité victorieuse, transformer la terre au gré de l'Idée, et, adorant à travers ses actes le suprême connaissable, que notre paresseux orgueil nomme l'*Inconnaissable*, s'incliner, humblement fiers, et crier au Verbe-Lumière leur glorieux hosannah : « Les ténèbres enfin sont devenues clartés ; l'esprit, soumis à Dieu, règne sur la matière ! »

C. M.

Les Cieux Nouveaux

Christianisme scientifique et social

Ce qui se passe de nos jours est vraiment extraordinaire. On m'écrivait de Londres, il y a peu de temps : « Savez-vous que votre idée de la *Transformation du Christianisme* trouve ici, dans certains

milieux, d'autant plus de faveur qu'elle y germe comme d'elle-même, depuis quelques années, en bien des têtes? » La même nouvelle m'a été mandée du Milanais. De tous côtés m'arrivent des renseignements analogues. Je recevais de Rome, il y a quelques mois, une lettre où le Dr T..., m'informait de la prochaine publication, à Boston, d'un livre intitulé: *The secret symbols of the Rosi-Crucians*. Cet ouvrage, dont la préface venait alors de paraître, sort de la plume du savant Hartmann, déjà célèbre par d'autres écrits de ce genre. Il y dévoile, paraît-il, le profond *ésotérisme* qui se cache sous la *symbolique* chrétienne de notre dogme et de notre rituel sacramentaire, dont les Roses-Croix auraient connu le secret, traditionnellement et par voie d'initiation.

« Mon digne correspondant, qui est lui-même initié à nos saints mystères, ajoutait : « Votre *intuition grandiose* d'un catholicisme scientifique et social se trouve être parfaitement vraie. Les voiles sont assez levés à présent pour nous laisser entrevoir la profondeur et l'universalité d'un christianisme avec lequel se mettront en harmonie tous les centres religieux de la terre. »

« Ce que le Dr T... veut bien appeler mon *intuition grandiose* n'est pas une conception à moi. Ma doctrine n'est pas ma doctrine ; mes idées, mes prévisions, mes espérances, sont les idées, les prévisions et les espérances de quiconque lève la tête au-dessus des *lettres mortes*. Elles courent le monde ; on les retrouve partout. Je suis un *phonographe*, pas autre chose. Je ne cesse de le répéter, je n'ai pas d'autre mérite que celui d'un pauvre plagiaire.

Je ne puis même pas dire que j'aie rien appris de cela sur les bancs des séminaires et même dans l'école dite des *Hautes-Etudes ecclésiastiques*, à Paris. Nos maîtres primaires de théologie chrétienne sont partout muets à cet endroit. Et moi qui sentais germer dans mon cerveau cette idéalité toute nouvelle, je me gardais bien d'en souffler mot : on ne m'aurait pas compris.

« A l'étonnement que j'ai produit au Vatican, dans les nonciatures, dans les palais de nos cardinaux et de nos évêques, toutes les fois que j'y ai porté ce Verbe moderne, il m'a été facile de me convaincre que ces principes d'exégèse religieuse et sociale n'entrent pas dans les programmes officiels de notre

enseignement classifique, rudimentaire comme il a fallu jusqu'à présent.

« Si javais pu être tenté de m'attribuer le mérite de cette découverte intellectuelle, les rencontres fortuites, sinon providentielles, que j'ai faites à chaque pas, dans mes interminables voyages, m'auraient vite désabusé de cette présomption. J'ai trouvé partout des hommes, presque tous des laïques et généralement jeunes, les uns fort instruits, d'autres en plus grand nombre incultes ou à peu près, quelquefois de simples ouvriers, des vignerons, des laboureurs, des fils d'Amos, des filles de Phanuel, à qui mes idées ont paru la chose la plus naturelle du monde, et surtout la plus conforme au Saint-Evangile dont ils vivent.

« Je suis resté en correspondance avec plusieurs de ces jeunes gens. L'un d'eux, un imberbe, d'ailleurs parfait gentleman dans Paris, studieux anarchorète et vrai bénédictin dans son château de province, passionné pour l'ésotérisme et pour la théosophie, ne m'écrit jamais — et il le faisait d'abord chaque semaine — sans m'apporter quelque aperçu nouveau, quelque illumination soudaine. Epris du Zohar, lisant l'hébreu et l'écrivant comme le premier rabbin venu, il déchiffre les symboles et les *pantacles* avec une étonnante facilité. Il vole ainsi, il nage en pleine science kabbalistique et dans les profondeurs du dogme chrétien, avec autant d'aisance qu'une hirondelle dans l'air, ou qu'un poisson dans l'eau.

« Il n'est pas seul de cette envergure, comme on le verra plus loin. Il a trouvé un émule dans un jeune prêtre, docteur en Sorbonne, que je me garderai bien de nommer, pour que son évêque ne le tire pas trop tôt de l'humble position qui lui a été faite, et où du moins il trouve toute facilité pour des études très sérieuses.

« Il se produit ainsi, dans une masse de jeunes têtes, une éclosion d'idées et de doctrines qui sortent de la ponte toute récente de l'*Esprit* dans l'esprit humain. Il n'y a pas là d'autre Maître que celui qui a dit : « *Magister vester* UNUS *est, Christus,* » (*Matth.*, XXIII, 10.)

Abbé Roca.

(*Le Glorieux Centenaire et le Monde Nouveau.*)

HYMNE A LA FRANCE

OU

La Marseillaise du XXe siècle

I

France, Mère, ô sainte Patrie,
Suis le cours de ton grand destin!
Que toujours ton noble génie
Serve de phare au genre humain!
Que par ta force, Grande Reine,
Sur ce globe la Liberté,
La Justice et la Vérité
Étendent leur main Souveraine!

Prends ton vol, le front haut! Ris des inimitiés!
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds!

II

Longtemps la race humaine entière
A pris la Force pour le Droit.
Comme Dieu créant la lumière,
Dis au monde: Que la paix soit!
Si le noir esprit des conquêtes
Se dressait contre ton appel,
Prête au seul Droit Universel
Tes canons et tes baïonnettes!

Prends ton vol, le front haut! Ris des inimitiés!
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds!

III

Quand la Justice sur la terre
Aura vu son règne assuré,
Du progrès poursuis la carrière
Sur ce globe transfiguré!
Que tout ce qui fut grand dans l'homme
En toi se montre réuni;
Joins à ton type rajeuni
Memphis, Solyme, Athènes, Rome!

Prends ton vol, le front haut! Ris des inimitiés!
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds!

IV

Vous, ses morts, Soldats magnanimes,
Ou philosophes transcendants,
Politiques, Savants sublimes,
Artistes, Poètes géants,
Enflammez d'ardeurs éternelles,
Dans leurs élans vers l'avenir,
Nos cœurs battant au souvenir
De vos mémoires immortelles !

Prends ton vol, le front haut ! Ris des inimitiés !
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds !

V

Par une loi terrible et sainte,
Pour grandir, l'homme doit souffrir.
Tes fils, France, en ont eu l'empreinte ;
Peuple géant, peuple martyr !
Aux douleurs de leur grande histoire
Ne pense plus, sèche tes pleurs ;
Mère, les jours de tes malheurs
Nous ont prophétisé ta gloire !

Prends ton vol, le front haut ! Ris des inimitiés !
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds !

VI

Toute large ouvre ta frontière
A l'Universelle Unité.
Fonds les peuples, la terre entière,
Dans ta grande hospitalité !
Dis-leur qu'un cri d'Amour s'élève ;
Homme, c'est ton chant triomphal !
Il fuit le vieil âge du Mal ;
C'est le réveil du sombre rêve !

Prends ton vol, le front haut ! Ris des inimitiés !
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds !

Hippolyte Destrem.

LE SOCIALISME A L'ACADÉMIE

FRAGMENTS ET CITATIONS DU

Rapport sur les prix de vertu

Lu dans la séance annuelle
de l'Académie française du 16 *novembre* 1893

PAR

M. François COPPÉE
Directeur de l'Académie française

(*Suite*)

Grâce à la munificence de nos donateurs, nous sommes, comme vous le savez, particulièrement riches en récompenses pour les vertus de famille. De la lecture des dossiers qui s'y rapportent j'ai gardé l'impression la plus douce et la plus fortifiante. Quelqu'un à qui j'essayais de la faire partager m'opposa quelque résistance. Selon lui, le mérite était mince d'obéir à l'antique commandement : « Tes père et mère honoreras », et l'esprit de famille n'avait rien d'extraordinaire. Pourquoi ce témoignage public de satisfaction à ceux qui n'avaient fait, en somme, que leur devoir ? Il me fut aisé de confondre cet homme si difficile à contenter. Je n'ai eu qu'a lui laisser parcourir, entre autres, les notices concernant les personnes à qui vous avez décerné les vingt-sept médailles de 500 fr. instituées par le testament de Mlle Camille Fabre. Il s'agit seulement ici de piété filiale, et les pires détracteurs de l'humanité sont bien forcés de reconnaître que cette vertu est, par bonheur, très répandue. Mais vos lauréats, Messieurs, en ont donné des preuves si éclatantes et si nombreuses, l'ont pratiquée dans des circonstances si pénibles et au prix de tels sacrifices, que mon austère contradicteur n'a pas pu y tenir. Quand il a bien voulu m'accorder que j'avais raison et que les actions les plus naturelles peuvent être aussi les plus admirables, il avait les yeux

humides, et nous avons clos la discussion par le beau vers de Musset :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Comment, en effet, n'être pas attendri devant la conduite de Martin Luquet ? C'est dans un village perdu des Basses-Alpes, à Escoublon, que cet homme de chétive santé, souvent malade, n'a cessé, depuis l'adolescence jusqu'à vingt-six ans, de travailler afin de soulager ses parents dans l'indigence. Il allait se marier quand son père mourut, et, sur-le-champ, il renonça à s'établir. pour ne pas quitter sa mère déjà vieille. A force de labeur, il avait amené un peu de bien-être au logis, lorsque, il y a huit ans, sa mère fut atteinte de paralysie générale. Son état exige des soins continuels et répugnants ; elle est d'une humeur chagrine, gémit sans cesse, blesse son fils à chaque instant par un reproche injuste, par une parole dure. Mais, toujours travaillant et soignant sa chère malade, ce fils exemplaire ne la quitte que pour aller ramasser du bois dans la forêt ou laver comme une femme, à la rivière, le peu de linge qu'il possède; car la paralytique doit très souvent être changée. Elle a maintenant quatre-vingts ans, et son fils en a quarante et un. Dans une masure délabrée, ouverte à tous les vents, où ne brûle, par les plus grands froids, qu'un maigre tison, il reste nuit et jour au chevet de sa mère. Il gagne fort peu, étant continuellement interrompu par ses fonctions de garde-malade. Privé de nourriture et de sommeil, il voit chaque jour ses forces diminuer Rien ne l'abat, rien ne le décourage. Fier, il ne demande assistance à personne ; modeste, il s'étonne des louanges qu'on lui adresse ; résigné, il ne se plaint jamais. Ce pauvre homme en guenille est du moins paré de l'estime générale, et, dans la pétition couverte de signatures qui le signale à l'Académie, je relève cette phrase dont la naïveté vous plaira : « Il n'est pas dans la commune jusqu'au plus

méchant qui ne lui donne un mot de félicitation. »

Martin Luquet est admirable : mais que dites-vous d'Adeline Visine, à Haraucourt (Meurthe-et-Moselle), qui n'a jamais voulu qu'on enfermât sa mère folle et qui la surveille et l'entoure de tendresse depuis trente-deux ans? Que dites-vous de Brigitte Camfranc, à Larruns (Basses-Pyrénées), qui, pendant l'été, est fille de bains aux Eaux-Chaudes, qui, l'hiver, ne gagne que 80 centimes par jour à fabriquer des chapelets, et qui, cependant, avec ces quelques sous, fait vivre depuis vingt-cinq ans sa mère aveugle et sa sœur épileptique et amputée des deux pieds ? Pour se consacrer entièrement au devoir filial, Adeline Visine et Brigitte Camfranc ont refusé de se marier, ainsi d'ailleurs que Mlle Irma Bridault, une Parisienne celle-là, qui appartient à une famille d'artistes, et qui, elle aussi, s'est toute sa vie sacrifiée pour les siens.

D'abord elle console la vieillesse de son père, pauvre et infirme. Son frère et la femme de son frère, peu aisés, sont retenus toute la journée hors de chez eux par leur travail : c'est Mlle Bridault qui élève leurs enfants et qui leur tient lieu de mère. L'un d'eux meurt à vingt-quatre ans, constamment soigné par elle pendant une longue maladie. Puis, c'est sur sa belle-sœur devenue impotente et incurablement atteinte, qu'elle veille pendant quatre années. Aujourd'hui, très âgée, Mlle Bridault vient encore de se consacrer à l'éducation de deux orphelins laissés par le bon aquafortiste Lerat, mort récemment: l'aîné a cinq ans, le dernier dix-huit mois. Avec la confiance des fortes âmes, Mlle Bridault entreprend cette tâche nouvelle. Et elle a soixante seize ans! Souhaitons, n'est-ce pas? que cette noble femme devienne centenaire.

C'est presque au hasard, et je me le reproche, que je vous cite ces noms et ces faits. En feuilletant notre livret annuel, Messieurs, vous y lirez le récit d'un grand nombre d'existences sem-

blables; vous constaterez qu'elles s'écoulent dans les milieux les plus différents, et vous aurez comme moi, je l'espère, un sourire de sympathie en découvrant, parmi ces cœurs d'or, un brave gendarme.

Les vertus de famille sont pour le gendarme un besoin et une habitude. Dans le mélange singulier de vie de caserne et de ménage qui constitue son existence, entre son brigadier et son cheval, sa femme et ses enfants, il prend facilement le parti d'être le modèle des époux et des pères, comme il est celui des soldats. Le gendarme célibataire est une exception. Voyez ces maisons régulières et propres comme un uniforme qui s'alignent sous le drapeau, à la lisière des villages. Au fond de la cour, dans l'écurie, sonne le piaffement des chevaux ; à la porte, en blouse de toile et en képi, le gendarme, revenu de la « correspondance », astique son harnachement ou sa buffleterie, et, autour de lui, jouent des enfants, beaucoup d'enfants. La dépopulation de la France n'est pas son fait ; au contraire. La femme et l'enfant du gendarme ont leur physionomie. Ils sont propres, bien tenus ; ils ont quelque chose de la rectitude et de l'élégance militaires ; ils reçoivent, dans la mesure de leur sexe ou de leur âge, cette empreinte que donne le « métier ». Donc, nous voyons bien le gendarme époux et père, nous ne le voyons même que comme cela. Il est plus difficile de nous imaginer cet homme mûr comme soutien de vieux parents. Sa solde n'est pas forte ; s'il peut entretenir une famille, comment pourrait-il suffire à deux, celle d'où il sort et celle qu'il crée ?

C'est pourtant ce qu'a fait Dominique-André Suzzoni, maréchal des logis, à Avapessa (Corse). Depuis 1858, il a été le fidèle soutien de son père. Ce père est très pauvre, il a trois autres enfants à élever, et la situation devint un jour si pénible que le fils aîné, qui a déjà vingt-quatre ans, prend une résolution héroïque. A cette époque, le remplacement militaire existait encore.

Suzzoni, selon l'énergique expression des casernes, vend sa peau pour 1,200 fr. et part en laissant ce petit capital à sa famille, sans en détourner un écu. Plus tard le père est atteint de rhumatismes, puis de cécité complète. Son fils cadet l'abandonne. Deux filles qui lui restent lui sont plutôt une charge qu'un soulagement. Mais l'aîné, soldat d'élite, est devenu gendarme; il veille toujours de loin sur le vieillard. A force de privations et par des merveilles d'économie, il envoie de temps à autre au pays des sommes dont le chiffre étonne, 200 francs, 300 francs, et, grâce à cet excellent fils, l'aveugle qui est mort, l'année dernière, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, n'a jamais été dans le besoin.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici, Messieurs, que des Œuvres de bonté : je ne dois pas oublier que vous récompensez aussi les actions héroïques.

Quelle est la source mystérieuse et sacrée d'où jaillissent l'élan irrésistible, l'impulsion souveraine, qui provoquent ce genre de dévouement? Il y a là, vraiment, un problème attirant et insoluble. Ni la raison ni l'analyse psychologique ne parviennent à l'expliquer; le seul sentiment du devoir n'y suffit pas non plus comme cause. L'homme qui se dévoue, celui dont toutes les forces physiques et morales vont s'appliquer à un si prodigieux effort tente presque toujours un résultat impossible, et il ne réussit qu'en raison même de cette impossibilité. C'est comme un défi de nos muscles débiles aux puissances de la nature, une lutte rapide et triomphante avec la chimère. Le marin qui « nage » vers le navire en perdition, le sauveteur qui monte à travers les flammes vers la fenêtre où une grappe de créatures humaines est suspendue dans le vide, le passant qui se jette à la tête du cheval emporté ne prennent pas le temps de réfléchir, car, s'ils réfléchissaient, ils ne bougeraient pas; ils ne consultent pas leurs forces, car elles sont nécessairement inférieures à de tels adversaires, l'eau, le feu, l'élan de la bête furieuse. Non! le

danger exerce sur eux une sorte de fascination, et. sitôt aperçu, ils courent vers lui. Tout les retient : instinct de la conservation, vision d'abandon et de misère pour ceux qu'ils aiment. Un mobile plus fort les pousse en avant : on ne sait quelle ivresse, l'attrait du danger, le besoin de se mesurer avec la mort; et ils ramènent la vie avec eux. Et, remarquez, Messieurs, que de telles actions sont le plus souvent individuelles. Elles n'ont pas, d'ordinaire, le soutien puissant de ces forces organisées qui s'appellent un régiment et un équipage, où l'héroïsme collectif est relativement facile, car un commandement, sur une nature disciplinée, supprime la réflexion. Ici, presque toujours, c'est le courage personnel qui voit et décide en un clin d'œil, c'est une seule volonté qui s'affirme et se déploie.

Un psychologue aujourd'hui fort à la mode, qui fut, chose rare, homme d'action et d'observation, et qui avait été élevé à la plus forte école d'énergie que le monde ait connue, l'armée de l'empereur, Stendhal, raconte quelque part un de ces petits faits qu'il aimait tant et qui, dans le problème qui nous occupe, apportent sinon une solution, au moins une indication instructive.

Un ancien lieutenant de la Grande Armée, approchant de la cinquantaine, sortait des Invalides par un froid rigoureux. Il relevait de maladie et traînait le long du quai ses jambes raidies par les rhumatismes, lorsqu'il entendit des cris : un homme se noie dans la Seine ! Le lieutenant poursuit son chemin en se disant qu'on va sans doute sauver l'homme, qu'il y a des gens plus jeunes et mieux portants que lui. Oui, mais il est excellent nageur et fameux comme tel. Sans doute, mais un bain dans la Seine, par cette température, c'est une rechute, six mois à la chambre. Alors le lieutenant entend distinctement une voix : « Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche! » C'était sa conscience qui parlait. Il court sur la berge, se jette à l'eau, sauve l'homme et rentre à l'hôpital. Je ne crois pas que sa conscience ait pris

la peine de parler encore pour lui dire: « Lieutenant Louault, vous êtes un brave ! »

Voilà bien, ce me semble, Messieurs, sous la forme probante de l'anecdote, une explication de l'héroïsme propre au sauveteur : une voix mystérieuse qui commande, une lutte morale, une résistance rapide comme l'éclair, puis l'acte soudain. De telles natures agissent sur l'ordre de ce qu'il y a de plus noble en nous, le besoin de dévouement. Si elles n'obéissaient pas, ce serait pour elles un remords immédiat; non pas le remords du mal accompli, mais du bien non tenté.

A défaut de lieutenant de la Grande Armée, je puis vous présenter, parmi plusieurs intrépides marins, le subrécargue Edouard Levasseur, de Fécamp, à qui plus de vingt-cinq personnes doivent la vie, et qui, le 29 janvier de l'année dernière, a accompli le sauvetage de douze marins, du capitaine, de sa femme et de son enfant de trois ans, qui se trouvaient à bord du trois-mâts russe *le Finland*, jeté à la côte sur les rochers. Levasseur est marié, père de quatre petits enfants ; il aide ses frères et sœurs à soutenir la vieille mère : nulle existence n'est plus précieuse que la sienne. C'est une raison de plus pour qu'il la risque au premier signe, et tenez pour certain que le prix Lange, de 1,000 fr., qu'il vient d'obtenir, ne le corrigera pas de sa témérité.

Aimé-François-Joseph Pagnez, à qui vous avez avec justice attribué le prix Gémond, est un homme de la même trempe.

Cet ancien soldat, aujourd'hui très modeste employé à la Chambre des députés, a positivement l'âme d'un héros. Quand il y a un danger à courir, quand il faut exposer sa vie pour celle d'autrui, Pagnez est toujours prêt. Un cheval prend-il le mors aux dents et répand-il, dans une rue populeuse, le désordre et l'effroi, Pagnez lui saute aux naseaux et se fait traîner par l'animal affolé jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu maître. S'il voit des flammes sinistres se tordre dans le

ciel, il accourt, et se jette au feu, comme il l'a fait lors de l'effroyable incendie de l'Opéra-Comique, où il a sauvé un homme et deux femmes. Il faut dire aussi que, à son point de vue, Pagnez a de la chance : les occasions de montrer son intrépidité se multiplient pour lui et semblent le chercher. En 1886, dans un restaurant où il prenait son repas, il a dû lutter contre un fou furieux et lui arracher le couteau de la main. Plus récemment, dans la salle d'attente du Palais-Bourbon, un aliéné brandissait un bâton, sans doute avec l'intention d'assommer un ministre ou un député qui ne représentait pas exactement sa nuance politique. Pagnez l'a désarmé, mais en recevant lui-même un coup qui lui a brisé le poignet. Félicitons cet homme courageux de s'être opposé, dans la mesure de ses forces, à l'introduction des voies de fait dans nos mœurs parlementaires.

Mon devoir est accompli. Captif des étroites limites d'un rapport, je vous ai rappelé, trop laconiquement et en trop petit nombre, quelques-uns des traits de bravoure, de bonté, de désintéressement, que vous avez eu la joie de récompenser. Cependant, au moment où je termine ma tâche, deux pensées me sollicitent : l'une est toute de consolation, car je viens d'acquérir la preuve qu'il est encore bien des grands cœurs, mais l'autre, je vous l'avoue, est profondément triste, car, afin de vous dire où et comment ces grands cœurs se sont prodigués, j'ai dû remuer devant vous beaucoup de misère, et de misère innocente. Ainsi, malgré tant de mains pieuses qui essayent de la panser et de la guérir, elle n'est pas fermée, la vieille plaie ; elle est toujours à vif et saignante, et, bien des symptômes nous l'indiquent, ceux qu'elle dévore n'ont jamais enduré leurs souffrances moins patiemment qu'aujourd'hui.

Devant ce spectacle navrant et ces plaintes exaspérées, il est nécessaire de se recueillir.

Nous en avons tous la sensation ; il y a là un

péril. La foule des déshérités du sort, que berçait jadis la prière, et qui s'enivra, du temps de nos aïeux et de nos pères, de gloire et de liberté, a été gagnée, — et nul n'a le droit de le lui reprocher, — par l'esprit positif de ce siècle qui finit. Loin de moi la pensée que le prolétaire soit désormais incapable de s'enthousiasmer pour une belle chimère ! Je ne me résignerai jamais à admettre chez le peuple de France la décadence de l'idéal. Mais, pour le moment, les revendications des classes pauvres ont un caractère pratique. Ce qu'elles réclament, c'est, après tout, ce que l'humanité leur devrait : un peu moins de peine dans l'âge du travail, quelque sécurité pour la vieillesse, et, qu'on y prenne garde, les voix deviennent chaque jour plus impérieuses.

En vain criera-t-on à l'impossible devant certaines réformes qui semblent exorbitantes à nos préjugés et à nos habitudes. Tout arrive. Un courtisan de l'Œil-de-Bœuf à qui un prophète serait venu dire, en 1788, que soixante ans plus tard, le suffrage de son petit-fils ne pèserait pas plus, dans les balances du pays, que le vote d'un rustre ou d'un laquais, aurait levé les épaules en pirouettant sur son talon rouge. Instruite par le passé, la société moderne sera, j'en ai le ferme espoir, moins aveugle et moins légère.

D'ailleurs, soyons optimistes. A l'heure des concessions, les privilégiés de ce monde n'écouteront pas seulement les conseils de la prudence : ils entendront surtout l'appel fait à leur cœur. Déjà il a été poussé, et de tous les côtés, par des bouches éloquentes ; il a retenti à la tribune des Assemblées et dans la chaire chrétienne ; il a trouvé un écho chez les croyants et chez les sceptiques, chez les plus autoritaires et chez les plus indépendants. La question de la misère, — car il n'y a pas d'autre question sociale, — est aujourd'hui solennellement posée, et ce qui est dans tous les esprits ne tarde pas à passer dans les lois. Laissez-moi, Messieurs, le jeter à mon tour, ce cri de pitié ; laissez-moi déclarer bien

haut que c'est, pour les gens de cœur, une souffrance aiguë, insupportable, de se dire, chaque fois que la nuit tombe, qu'elle enveloppe de son ombre le désespoir de tant de misérables. Certes, il y aura toujours des infortunes; mais, si le nombre en diminuait sans cesse, s'il n'en était plus du moins d'imméritées, quelle gloire et quel triomphe pour la civilisation !

Non, nous ne conseillons à personne de céder aux menaces d'en bas ; nous rappelons seulement qu'il y a les pauvres, les pauvres sacrés, ceux que l'Eglise appelle, par une expression si forte, les membres souffrants de Jésus-Christ. Nous venons de vous en montrer quelques-uns, comme il y en a tant, doux et résignés, s'aimant et se portant secours, partageant entre eux leur dernier morceau de pain. Que leur souvenir et leur exemple exaltent nos bonnes volontés, épanouissent nos cœurs, nous préparent aux sacrifices et nous emportent dans un grand courant de justice et de fraternité !

FIN

Documents

AU QUARTIER LATIN

Paris, 19 décembre.

La conférence organisée par le *Groupe des Etudiants socialistes-révolutionnaires-internationalistes* a eu lieu hier soir, dans le grand amphithéâtre de l'hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente. Elle a été faite par le citoyen Eugène Fournière, sur l'évolution des formes sociales.

Nul sujet plus fécond ne pouvait s'offrir à l'éloquence du brillant conférencier.

Au cours de sa causerie, par suite de raisonnements d'une clarté frappante, il a démontré comment tous

les phénomènes sociaux se commandaient et s'enchaînaient.

« Les faits, a-t-il dit en substance, déterminent les mœurs, et les mœurs déterminent les lois.

« Les progrès de la science amènent les perfectionnements industriels, d'où naît l'évolution économique qui, elle-même, détermine les autres formes d'évolution et se trouve, par retour, influencée par elles.

« Tout se tient donc, tout s'enchaîne.

« On ne peut-être à la fois révolutionnaire en économie sociale, et conservateur en matière de religion, de science, de politique, de morale et de philosophie. »

Abordant ensuite la question ardue des idées nouvelles, Fournière s'est efforcé de prouver que le capitalisme était un des plus puissants fauteurs de criminalité, de prostitution et de vice ; et flagellant l'immoralité bourgeoise et ses pudeurs ridicules, il n'a pas cru tomber dans le paradoxe en affirmant que nous étions plus moraux que jadis.

« La jeunesse cherche une doctrine et un idéal, a-t-il dit en terminant. Le socialisme lui donne l'un et l'autre. L'idéalisme est un facteur d'évolution. Nous reprochera-t-on d'avoir placé notre idéal trop haut? Rassurez-vous, rêveurs d'impossible. L'effort est assez grand pour vous fatiguer, le but est assez noble pour vous tenter. »

Quatre ou cinq cents personnes environ ont assisté à cette conférence qui a été pour notre ami un vrai triomphe.

H. L.

Les Messies Esséniens et l'Eglise orthodoxe

CORRESPONDANCE

Sœurs et Frères,

Ceci est pour répondre aux lettres qui nous sont adressées SUR LES MESSIES ESSÉNIENS, qui, si l'on en croyait certain, serait un pamphlet contre saint Paul. Cette assertion est d'autant plus erronée, que les auteurs n'ont rapporté que des faits dûment prouvés avec *les paroles textuelles des Actes des Apôtres* attribuées à saint Paul qui en serait alors le seul responsable.

Pour ce qui est de l'Esséniansime de Jésus, les chapitres xi et xii, p. 207, prouvent non seulement la supériorité de cette Divine Morale, mais la nécessité d'en faire l'unique base de l'éducation de la Jeunesse, parce qu'elle repose sur des faits indéniables qu'on peut toujours vérifier.

Si les Fils de la Terre suivaient *le Trinome Essénien*, Justice, Dévouement et Solidarité, lequel résume *tout l'enseignement du Jeune Maitre*, ils seraient invincibles dans la pratique du Bien et la Terre serait un Eden !...

Mais pour arriver à un tel résultat, il faudrait *connaître* les Messies Esséniens dans tous les détails de leur vie exemplaire et le motif impérieux qui oblige tous les membres de la Famille humaine à s'entr'aimer et à se soutenir pour pouvoir apprécier la puissance de cette morale dans l'enseignement de l'école! L'union des Cœurs et des Esprits dans l'œuvre de la régénération des races par l'éducation deviendrait irrésistible, les blessures profondes faites à la morale et à la conscience par les guerres précédentes se cicatriseraient peu à peu, et la Justice *donnerait à tous les Peuples une paix universelle!!!*

L'Essénianisme n'est inféodé à personne. Suivant la parole de Jésus : « Il n'y aura point de maître parmi vous ; celui qui voudra être le premier sera le dernier et celui qui voudra vous commander sera votre esclave ! »

Non seulement ces paroles sont *la solennelle condamnation* de la papauté, mais elles sont une affirmation de *la réincarnation dans les multiples existences terrestres* que nous avons à parcourir pour expier nos fautes et compléter notre éducation, et les scélérats qui abusent de leur pouvoir, naissance et fortune, subiront le sort de leurs victimes. « On te fera ce que tu auras fait », a dit Jésus, ce qui est infiniment plus juste que *l'enfer éternel*, cet outrage permanent de l'Eglise contre la Justice de Dieu !

Or voilà plus de dix-huit siècles que les religions de saint Paul et du païen Constantin tiennent le monde, qu'elles ont divisé, sans avoir moralisé ni peuples ni princes !...

Aujourd'hui, la fausse éducation donnée aux masses les a tellement perverties que le matérialisme règne et gouverne au milieu de deux courants : le fanatisme insensé et la négation absolue de toutes les croyances religieuses !... tandis que les favorisés de

la fortune restent indifférents aux souffrances inénarrables des travailleurs sans ouvrage qui se suicident par misère, sans parler de la quantité de malheureux sans pain ni abri arrêtés chaque nuit par centaines avec *un casier vierge de toute condamnation !...* Et tout cela parce que les religions officielles avec leurs deux poids et leurs deux mesures sont impuissantes à imposer la Justice qui leur fait défaut, et que les milliards pour la Paix armée absorbent le budget des Etats, au point qu'il ne reste plus assez d'argent pour les travaux utiles, quand il serait si facile de mettre fin à cette crise qui menace de s'éterniser, en établissant un tribunal international pour juger tous les conflits, *et l'obole de la caisse des travailleurs* où chaque citoyen d'une nation se ferait honneur de souscrire (Voir la p. 390 des *Messies Esséniens*). Le flot des mécontents ne s'arrête plus, *l'anarchisme* s'affirme d'une manière terrifiante, sans impressionner les aveugles et les sourds qui ne veulent ni voir ni entendre !...

Dans cette situation déplorable, il n'est qu'un moyen de sauvetage, c'est d'unir tous les membres de la Famille humaine dans le MORALE DE JÉSUS expurgée de tous les faux textes interpolés *par les déformateurs*, et de lui restituer son nom légitime d'ESSÉNIANISME !

A ceux qui demandent qu'est-ce que l'ESSÉNIANISME ? les Esséniens répondent qu'il se résume tout entier *dans les trois vertus du Trinome*, ci-dessus précitées, *qu'il est l'accomplissement de la Loi Divine de Justice qui représente Dieu lui-même !!* Que l'ESSÉNIANISME c'est : LA JUSTICE en tout et pour Tous, — *le respect de la Femme supérieure à l'homme*, en dépit *de toutes les iniquités sacerdotales et législatives, — c'est la défense de l'opprimé contre l'oppresseur, — c'est la punition de la tyrannie, — c'est la tolérance pour tous les cultes — c'est la fraternité entre toutes les Nations, — c'est la compassion envers les animaux domestiques et la répression de toutes cruautés* (!)...

— LE DÉVOUEMENT à ceux qui souffrent, — l'Aide et la protection aux jeunes, aux faibles et aux malheureux, — c'est l'exemple DU BIEN en toutes choses!

— LA SOLIDARITÉ, — c'est le lien qui unit la Terre au Ciel, — c'est le DEVOIR irréfragable basé sur cette maxime « Tous pour un, un pour tous » qui unit tous les justes contre l'iniquité.

Il faut espérer que la nouvelle génération connaîtra l'Esséniaṅisme et saura l'appliquer dans son enseignement pour son Bonheur moral et matériel *et que : La Veillée des armes fera place à la Paix Universelle !*

Le Délégué Essénien,

René GIRARD.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Science Matérialiste

Nous sommes si peu de chose au milieu de cet immense univers qui nous entoure, que nos pauvres sciences ne doivent être qu'un long tissu d'erreurs. Ce qu'on appelle si pompeusement la Science ne connaît ni le Principe ni la Fin des choses. L'astronomie, quoiqu'elle sache exactement calculer les éclipses, ne sait ni d'où *proviennent* les astres ni ce qu'ils sont en réalité, ni ce qu'ils seront, ni quelle est la loi d'après laquelle ils réalisent leur tansformation. Il faut en dire autant de la chimie, de la physique, de l'histoire naturelle, de la physiologie, etc. Bornée à la pure observation des phénomènes naturels, la Science ne sait que mesurer, peser, décrire, comparer et classer, mais bien imparfaitement, ce que les sens parviennent à constater. Elle doit s'interdire d'aller au delà.

Pour expliquer ce que les sens lui montrent, elle en est piteusement réduite à toutes sortes d'hypothèses gratuites dont elle se paie vraiment trop largement.

Et quelles tristes et décourageantes théories que celles de cette pauvre science ! Interrogez le géologue, il ne voit partout sur la terre que ruines, bouleversements, cataclysmes, espèces détruites, hasard désordonné partout. Interrogez l'astronome, il vous dira que le ciel est peuplé d'astres

morts, de soleils éteints, de cadavres de mondes autrefois rayonnants et jeunes, et qui, maintenant refroidis et glacés, ont cessé de vivre. Sont-elles assez sinistres ces prédictions prétentieuses! Elles ne font rien moins que nous menacer de voir tôt ou tard notre soleil et notre terre misérablement périr par les horribles étreintes de la congélation, ou se fracturer au choc de quelque comète errante qui viendra les heurter dans sa course vagabonde et désordonnée. L'astronome vient encore nous affirmer que les habitants de Mercure rôtissent, tandis que ceux de Saturne, Jupiter et Neptune sont glacés.

Pauvres savants ! Pauvres cirons sur un grain de sable ! Ne connaissant et n'admettant absolument que la matière et reniant Dieu, ils s'imaginent qu'il n'y a en l'Univers ni Unité, ni Harmonie. Et nous savons tous le mal inouï qu'ils font à la Société! Si celle-ci est mauvaise, on peut bien poser ce théorème parfaitement démontré, que c'est à ces affreuses et inintelligentes *hypothèses*, nées de l'orgueil et de l'athéisme, qu'il faut s'en prendre.

Toute vraie Science ne peut nous venir que d'en Haut, par la Révélation. Et si ces Messieurs si savants voulaient bien nous permettre de leur donner un conseil, nous les engagerions à lire le splendide poème révélé à un pauvre berger du Var, Louis Michel de Figanières, par un grand Messager céleste autrement fort que tous nos savants réunis. Ce Poème, composé de deux volumes, *la Clé de la Vie* et *la Vie universelle* [1] n'est autre chose que la science *vivante* de Dieu dévoilée aux hommes. Car les temps sont venus où la Loi de Dieu, qui n'est autre que la Loi d'Amour, doit être enfin dévoilée.

Dans tous les cas, cette science vivante de Dieu admise serait autrement propice au bonheur de l'Humanité que la science morte de nos savants.

René Caillié.

1. Dentu, éditeur.

La Solidarité Universelle

Depuis que le monde existe, les hommes ont toujours su qu'une grande Puissance gouvernait l'Univers par l'intermédiaire d'autres puissances inférieures, grands Messagers de sa Providence, Ministres de son Amour et de sa Volonté. Ces Ministres des volontés divines ont porté différents noms suivant les époques.

Aujourd'hui le Catholicisme les résume dans le septenaire suivant :

Trônes, Dominations, Puissances, Vertus, Principautés, Archanges et Anges.

Suivant saint-Denis l'Aréopagite, c'est par les Trônes que Dieu exerce sur nous sa justice. Les Dominations exercent dans l'Univers les fonctions que les Anges remplissent envers nous. Les Principautés surveillent les chefs des peuples. Les Puissances arrêtent les efforts des démons qui bouleverseraient le monde.

Par les Dominations se manifeste la majesté de Dieu ; par les Principautés, son règne ; par les Puissances sa providence tutélaire.

Les Vertus opèrent les merveilles de la création; les Archanges sont les messagers des decrets divins, et les Anges *nous suivent invisibles, mais toujours présents, jusqu'au terme de notre carrière.* On voit donc que comme les Spirites, les Catholiques admettent des intelligences invisibles agissant diversement sur l'homme et l'ensemble des choses créées.

René Caillié.

Usage et abus du Spiritisme

(*Suite et fin*)

XV. — Révélations scientifiques

La curiosité est la faim de l'esprit, et la connaissance est son aliment. L'esprit est, chez beaucoup de gens, plus gourmand, plus insatiable que le corps, et son avidité n'a pas de limites si on ne le retient.

Les esprits nous enseignent quelquefois des choses

que nous ignorons. Cela arrive assez rarement, et les connaissances que nous acquérons ainsi n'ont généralement pas grande importance ni grande utilité. Elles suffisent cependant pour que certaines personnes considèrent les esprits comme de nouveaux Pic de la Mirandole, qu'elles leur accordent une confiance sans bornes et qu'elles espèrent obtenir d'eux les révélations les plus fantaisistes en physique comme en morale. Il suffirait pour cela de les leur demander : demandez et vous recevrez.

Pour mieux faire sentir, non pas la gravité, mais l'inanité et le ridicule de cet abus, prenons un exemple. Nous n'aurions que l'embarras du choix et, pour ne pas aller bien loin, nous l'emprunterons à la *Revue spirite* de janvier 1893.

Sous ce titre : *Le Pôle Nord*, un correspondant de San-Francisco y demande si les esprits, celui de sir John Franklin, par exemple, ne pourraient pas nous dire ce qui se passe audit pôle, ou tout au moins diriger les nouveaux explorateurs, afin qu'ils ne soient pas victimes de leur dévouement pour la science.

Lors, dit l'auteur, qu'on désire ardemment savoir quelque chose que nul sur la terre n'est capable, malgré sa science, de nous divulguer, ne serait-il pas logique de s'adresser aux esprits ? Puisque sir John Franklin a parcouru cette route si difficile, si ardue, et qu'il a tant souffert, ne peut-on croire que son esprit, animé de bienveillance, serait heureux d'être évoqué pour venir, par son aide et sa protection, être le guide sûr et certain des nouveaux explorateurs. Si l'on évoque les esprits pour des choses moins importantes, les esprits d'anciens philosophes, d'anciens auteurs, littérateurs, musiciens, théologiens, qui sont venus répondre à notre appel, pourquoi ne pas essayer d'obtenir sir John Franklin ? Ce serait épargner des vies et éviter des malheurs.

Le correspondant de la *Revue Spirite* suppose ici que nous avons toujours raison de désirer ardemment de connaître les choses que nous ne sommes pas capables de découvrir nous-mêmes ; que, par conséquent, tout ce que nous désirons connaître nous est actuellement utile au physique ou au moral ; que, tandis qu'il est de notre devoir de modérer toutes nos passions du corps, celles de l'esprit, la curiosité entre autres, ne doivent avoir ni frein, ni mesure, ni limite ; enfin, que les esprits sont les

complaisants qui doivent nous aider à assouvir ces passions de l'esprit quand nous n'y suffisons pas nous-mêmes.

Ce sont là autant d'hypothèses dépourvues de toute preuve, de toute vraisemblance et même dangereuses.

L'étendue de notre intelligence, comme celle de nos autres facultés, est proportionnée à nos besoins. La nature a su, mieux que nous, régler toute chose avec nombre, poids et mesure.

Les choses qui nous sont nécessaires, nous avons les moyens naturels de les connaître, et nous avons ces moyens précisément pour en faire usage et non pour les laisser oisifs et recourir à des moyens extra-naturels.

Notre faculté de connaître dépasse même de beaucoup nos besoins réels ; elle ne se borne pas au nécessaire, ni même à l'utile ; elle s'étend à l'agréable, au superflu, chose si nécessaire ; elle va même jusqu'à l'abus des meilleures choses.

Quant aux objets que nous ne sommes pas aptes à connaître, nous pouvons affirmer *a priori* qu'ils ne nous sont pas utiles et que nous pouvons les ignorer sans inconvénient, au moins pour le moment ; en tous cas, c'est à nous de les chercher et non aux esprits.

La nature nous a soumis à la condition de gagner notre pain spirituel, aussi bien que notre pain matériel, à la sueur de notre front.

Dans le cas particulier qui nous occupe, avons-nous tant besoin de connaître le pôle nord ? En quoi cette découverte peut-elle contribuer à notre perfectionnement moral ou seulement à notre bien-être matériel ? N'est-ce pas une curiosité excessive, maladive, qui nous pousse à cette recherche ?

Un père de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, je crois, appelle la gourmandise la rage du gosier; on pourrait également appeler la curiosité outrée la rage du cerveau.

Ce n'est, suivant toute apparence, ni pour le bien de l'humanité, ni encore moins pour la gloire de Dieu que l'on s'obstine à vouloir découvrir le pôle nord, c'est uniquement pour satisfaire notre vanité, notre orgueil.

N'y pouvant parvenir, est-ce aux esprits à flatter notre passion, à contenter notre caprice ? Pourquoi ne pas leur demander aussi leur concours pour satisfaire les passions du corps ?

Il ne faut pas conclure de ceci qu'on ne doit jamais chercher à satisfaire sa curiosité; il faut seulement se modérer et se servir à cet effet de ses propres facultés, qui y sont précisément préordonnées.

Nous ne dirons même pas que l'on doit s'abstenir rigoureusement d'interroger les esprits sur les questions qui passent notre portée ; on doit seulement ne le faire qu'avec réserve, ne pas attacher grande importance à ces révélations, et n'en faire jamais une *règle* de conduite et d'action dans nos affaires privées, et encore moins dans les affaires qui intéressent le public, surtout quand elles se font à ses dépens.

Comme expérience de pure curiosité, l'esprit de John Franklin est assez bien choisi dans la question du passage au pôle nord ; on sait que les hommes qui ont consacré leur vie à la poursuite d'une idée, qui en ont fait leur « amour dominant », la conservent souvent dans l'autre monde et peuvent mieux voir alors les moyens de la réaliser.

Mais il n'est pas nécessaire de les évoquer pour cela : ils se chargent bien d'eux-mêmes d'agir par inspiration sur l'homme qu'ils trouvent organisé pour mener à bien leur conception.

Si le spiritisme était mieux connu, il n'y aurait pas grand inconvénient à interroger les esprits sur des questions de ce genre ; mais, dans l'état actuel de l'opinion publique, l'échec de tentatives faites sur l'indication des esprits porterait un coup funeste à la doctrine.

C'est pourquoi il est prudent de ne pas s'y laisser entraîner et de tenir toujours bien en vue ce principe : que le spiritisme a pour but capital de prouver expérimentalement la survivance de l'âme et non de résoudre tous les problèmes imaginables de la physique et de la morale.

XVI. — Révélations prophétiques

L'évocation des esprits dans un but de divination des événements futurs, privés ou publics, remonte bien loin dans le temps, et cet usage est beaucoup plus répandu que celui de leur demander des instructions morales ou scientifiques.

Pour être ancien et commun, cet usage n'en est pas meilleur, et il serait à désirer que l'on y renonçât

ou du moins qu'on ne l'étendît pas aux affaires publiques, comme quelques spirites sont enclins à le faire.

Citons encore un exemple, afin de mieux faire comprendre combien cela peut faire tort à la doctrine spirite et s'opposer à sa propagation.

On a pu lire dans *la Paix Universelle* de Lyon du 16-31 janvier 1893, sous le titre significatif : *La guerre avec l'Allemagne prédite pour l'année 1894*, un article dont voici la substance :

L'auteur a évoqué, dit-il, en 1889, les esprits de célèbres généraux français. Il ne dit pas nominativement lesquels, et pour cause sans doute ; il ne nous renseigne pas davantage sur les preuves d'identité que ces prétendus généraux ont données, de sorte que rien ne nous empêcherait de supposer que c'étaient des généraux prussiens, peut-être même de simples soldats.

Le guéridon ayant frappé un coup, on *suppose* ce qu'on désire : que c'est bien l'esprit d'un général, que ce général est français et qu'il est célèbre, et, par-dessus le marché, qu'il est devenu forcément prophète en quittant son corps. Et, sans plus ample information, on lui demande :

Aurons-nous la guerre en 1889 ? — Réponse : NON. Aurons-nous la guerre en 1890 ? — 91 ? — 92 ? — 93 ? — Silence du guéridon interprété comme négatif, mais que l'on pourrait aussi bien interpréter par ces mots : *Je n'en sais rien.*

Enfin, arrivé à 1894, le guéridon frappe un grand coup que l'évocateur considère comme affirmatif, mais que des questionneurs plus difficiles auraient pu prendre pour signe d'impatience, un : *tu m'embêtes de me demander ainsi des choses que je ne sais pas et que je ne devrais pas dire si je le savais.*

Chacun des assistants exprime son opinion au sujet d'un phénomène si peu étrange et si dépourvu de signification.

« Pour moi, dit l'auteur de l'article, je ne mis pas en doute la réponse des esprits, sachant que, parmi les innombrables légions des *êtres spirituels*, on en rencontre certains supérieurs, doués à divers degrés du don de prophétie. »

On rencontre des esprits doués du don de prophétie, je le veux bien ; mais le difficile est de savoir précisément à quel degré en était doué l'esprit qui a répondu, même en considérant comme un OUI le grand coup frappé.

Cette prophétie ne présente donc aucun intérêt ; elle peut se réaliser ou non, comme toutes les prophéties imaginables, mais sa réalisation ne prouvera rien, car sa non-réalisation prouverait trop.

Cette considération n'arrête pas l'évocateur et ne l'empêche pas de s'écrier :

« Français, mes frères, n'oublions pas cette date que les esprits de nos braves généraux nous ont prédite dans cette mémorable séance ! Préparons-nous et soyons prêts... »

Les sceptiques et même les croyants pourront répondre : Où est la preuve que cette prédiction vient d'un brave général ? que ce général est français et prophète ? De quelle utilité peut être une pareille prophétie ?

Supposons que l'on se règle sur elle et que la préparation à la guerre soit nécessaire, on aurait donc pu et dû négliger cette préparation depuis 1889, et l'on devrait n'y rien épargner aujourd'hui ?

Et si la guerre avait éclaté hier ? Et si elle n'a pas lieu demain ? Et si l'Allemagne se prépare encore plus que nous, à quoi aura servi la prédiction de nos soi-disant braves généraux ?

« Et dire, conclut l'auteur, que l'on trouve des gens qui demandent · qu'est-ce que le spiritisme et à quoi sert d'être spirite ? tandis que d'autres, croyant sans doute avoir la science infuse, traitent de fous ou de sorciers les gens très sensés qui y croient et s'en occupent. »

J'avoue que, s'il n'y avait en spiritisme que des preuves de ce genre, je n'y croirais pas non plus ; et si c'était là sa seule ou sa principale utilité, non seulement je n'y croirais pas, mais je détournerais les autres d'y croire.

Que certains esprits — tous si l'on veut — connaissent certaines choses que nous ignorons, nous ne le contestons pas ; mais qu'ils connaissent tout et le reste, c'est ce qui ne nous est nullement prouvé. Que, prévoyant l'avenir, ils puissent nous le prédire à toute réquisition, c'est ce qui n'est ni prouvé ni probable.

Cet exemple doit suffire pour nous montrer qu'il n'est ni sage, ni prudent dans l'intérêt même du vrai spiritisme, de se livrer à des expériences de ce genre, de croire à des prophéties ainsi obtenues, et surtout de les publier et de régler sa conduite personnelle et *a fortiori* celle des affaires publiques en conséquence.

Il n'est pas douteux, — pour ne citer qu'un des dangers de cet abus — que les gouvernements ne manqueraient pas de trouver des esprits complaisants se donnant comme de grands princes, d'illustres législateurs, d'habiles financiers, pour légitimer toutes leurs folles entreprises, tout leur despotisme, toutes leurs exactions.

Heureusement pour le public, le danger n'est qu'imaginaire. Des esprits prédisent quelquefois l'avenir, cela prouve leur réalité ; mais il n'y a rien de constant dans ces prophéties, nous ne sommes sûrs de leur vérité qu'après leur réalisation ; et, comme pour une prophétie vraie il peut y en avoir dix qui sont fausses, nous ne devons et ne pouvons régler sur elles notre conduite.

XVII. — Conclusion

Nous pourrions signaler d'autres abus, dans le spiritisme, mais nous risquerions de tomber nous-même dans un autre abus : l'abus de la critique. Arrêtons-nous donc, et résumons les idées principales que nous avons voulu mettre en évidence et proposer à l'examen des lecteurs.

Le but essentiel du spiritisme, celui vers lequel tout doit converger, et auquel on doit tout ramener, c''est de prouver scientifiquement la survivance de l âme. C'est là ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Pour atteindre ce but, les expériences les plus simples sont les meilleures. Il faut donc les employer de préférence et ne pas courir après les grands moyens et les phénomènes merveilleux.

Un spirite sage ne doit pas provoquer les incrédules pour les convertir en leur promettant des faits extraordinaires qu'il n'est pas maître de produire, puisqu'il n'est que l'un des facteurs qui concourent à leur réalisation.

Il ne doit pas même céder à leurs provocations. Ceux qui désirent sincèrement se convaincre de la vérité des faits et de leur cause le peuvent par les moyens les plus simples. Les phénomènes extraordinaires produits par de rares médiums ont l'inconvé-

nient de donner au spiritisme un air de thaumaturgie, de fantasmagorie, qui ne peut que le déconsidérer et le rendre ridicule.

La propagation du spiritisme sera bien moins l'œuvre des expériences que de la conduite des spirites eux-mêmes.

Si le spiritisme ne nous rend pas meilleurs, plus sévères envers nous-mêmes, plus indulgents envers les autres ; si la méditation sur les conséquences du fait spirite : la survivance de l'âme, la précarité de la vie actuelle et la perpétuité de la vie réelle, si cela ne nous élève pas au-dessus de nous-mêmes, et ne nous détache pas dans une mesure raisonnable de notre amour excessif des biens matériels, il vaut autant rester dans l'ignorance et l'indifférence.

Mais, si le spiritisme nous guérit de la cupidité, de la vanité, de l'orgueil et de nos autres défauts ou vices, alors, par leurs seuls exemples, bien plus que par leurs expériences, les spirites s'attireront des admirateurs et des adeptes.

Les seuls à y perdre seront les brouillons vaniteux et ambitieux qui, affairés comme la mouche du coche, s'imaginent que rien de bien ne peut se faire sans eux, et que c'est en bourdonnant bien fort qu'ils feront sortir de l'ornière le char embourbé.

Les inductions tirées du fait spirite fondamental : la survivance de l'âme, donnent lieu à une grande diversité d'opinions.

Les uns croient, comme les chrétiens, à une seule vie terrestre suivie d'une vie éternelle à l'état d'esprit.

D'autres admettent la pluralité des vies matérielles mais dans d'autres mondes, sur d'autres planètes que la terre.

D'autres encore croient à la pluralité des vies avec des réincarnations plus ou moins nombreuses sur la terre même.

Il est intéressant de connaître le pour et le contre de ces diverses opinions et il importe de savoir quelle est la plus vraisemblable. Nous nous proposons d'examiner ces questions dans une prochaine étude qui sera, nous l'espérons, moins aride que celle-ci.

Que les lecteurs nous excusent si nous avons abusé de leur patience ; le sujet ici traité ne prête guère à l'agrément et à l'élégance du style ; l'écrivain n'y est d'ailleurs guère habile ; mais les idées exposées sont assez importantes pour que l'on passe

avec indulgence sur la forme dont elles sont revêtues.

FIN. ROUXEL.

Errata.— A la page 52 du nº de janvier, ligne 13, lire *survivance* au lieu de *surveillance*.

Les Phénomènes Spirituels

I

PROCÉDÉ ITALIEN POUR SE DÉLIVRER DES ATTAQUES D'UN SORCIER.

Un jardinier italien a raconté dernièrement, à une personne de mon entourage, les faits suivants, que je n'ai pas contrôlés, mais qui, d'après les enseignements de l'Esotérisme sur le fluide astral, me paraissent vraisemblables :

Le frère de ce jardinier subissait, depuis quelque temps, des tourments intolérables qu'il attribuait aux maléfices d'un sorcier.

Il souffrait surtout d'une jambe qui, sans maladie apparente, se raccourcissait en lui causant des douleurs cruelles, de sorte qu'il lui était devenu impossible de marcher.

Il se résolut à employer un procédé en usage dans le pays (le Piémont, où se passaient les faits que je rapporte) lorsqu'on veut se débarrasser d'un maléfice et châtier son auteur.

Il prépara chez lui une cuve d'eau bouillante, et, quand l'ébullition fut à son plus haut degré, il enleva tous les vêtements et le linge qu'il portait sur lui et les plongea aussitôt et entièrement dans l'eau brûlante.

A ce moment même l'auteur du maléfice, que l'on épiait, poussa, paraît-il, un cri terrible.

Depuis ce jour les tourments cessèrent et bien que la jambe attaquée soit demeurée légèrement plus courte que l'autre, elle ne cause aucune douleur et la marche est redevenue facile pour le maléficié, délivré de l'envoûtement.

*
* *

L'Esotérisme nous donne des faits qui précèdent une explication assez logique :

Le sorcier agit en projetant ses fluides sur la personne qu'il envoûte.

Or, une des propriétés du fluide magnétique est de s'attacher durablement aux objets, aux étoffes qu'il pénètre.

Adolphe d'Assier nous signale cette particularité (1).

Le fluide de l'envoûteur, avant d'atteindre le corps de l'envoûté, traverse l'étoffe de ses vêtements et il s'y dépose en partie.

Mais une autre propriété (et fort remarquable) du fluide astral ou magnétique est ce qu'on pourrait appeler sa *propriété de répercussion.*

Elle consiste en ce ceci que, lorsque le fluide d'une personne est suffisamment extériorisé, toute action qui atteint ce fluide se *répercute* sur le corps de la personne elle-même.

On peut lire, dans l'*Humanité posthume* [2], que le fantôme d'une sorcière ayant été blessé à la main par un coup de couteau, la blessure fut retrouvée, sur la main matérielle de la sorcière, comme si c'eût été le corps de celle-ci et non son fantôme qui eût reçu le coup de couteau.

Dans le récit des phénomènes de Cideville, récit fréquemment reproduit (*Des Esprits*, par de *Mirville* ; *Clef des grands Mystères* par *Eliphas Lévi* ; *Magie pratique*, par *Papus*, etc...) on peut voir également le berger Thorel blessé, à distance, en plein visage matériel, par une pointe de fer qui n'avait cependant percé que le visage de son fantôme fluidique.

Par conséquent, lorsque le maléficié enlève ses vêtements tout chargés des fluides de son envoûteur et les plonge aussitôt dans l'eau bouillante, la brûlure est télégraphiquement transmise à l'envoûteur qui éprouve la même souffrance que si son propre corps était plongé dans la cuve d'eau en ébullition.

Il est aisé de comprendre que, dans ces conditions, le sorcier renonce à ses pratiques haineuses qui ne sauraient plus lui procurer que des tortures.

Seulement le frère du jardinier avait subi trop longtemps l'envoûtement sans songer au moyen d'y mettre un terme ; la guérison n'a donc pas été par-

---

1. *L'Humanité posthume*, p. 135.

2. Pages 65 et 66. Quelques pages plus loin (68-69) histoire toute pareille. La seule différence est que c'est une blessure à la jambe qui est transmise ; au lieu d'une blessure à la main.

faite, la jambe attaquée est restée plus courte que l'autre.

Cette contracture, d'origine fluidique, aurait pu, je crois, être guérie, par suggestion, aussi facilement qu'une contracture hystérique si le malade avait été soigné par un ésotériste sérieux ou par un médecin familier avec l'hypnose.

***

Une conclusion importante à tirer de ces faits (et d'autres analogues qui rendent ceux-là vraisemblables) c'est que si un sorcier attaque une personne quelque peu au courant de la science fluidique, le sorcier, loin d'acquérir un grand avantage sur sa prétendue victime, se livre en réalité, à elle, pieds et poings liés.

En effet, par suite de la propriété de *répercussion*, les fluides que l'envoûteur extériorise et projette sur la personne envoûtée le mettent à la merci de toutes les actions que voudra exercer sur ces fluides la personne attaquée et en état de légitime défense.

Non seulement une simple brûlure mais un coup de feu, un coup de sabre sera transmis fidèlement, par la répercussion magnétique et malgré la distance et les obstacles, jusqu'au sorcier, blessé ou tué (voir dans l'*Initiation*, avril 1893 : récit de *M. Bojanoo*).

Le sorcier s'expose donc, sans défense possible, à la douleur, à la mort ou à la folie ; et s'il n'éprouve qu'une fatigue impuissante, il le devra à la pitié des âmes hautes qu'il assaille et qui se contentent de le désarmer et de prier douloureusement pour le frère égaré que plaignent leur humanité et leur foi toujours agrandie en de plus larges miséricordes...

A. Jhouney.

II

La Providence

Un fait remarquable vient de se passer à Fort-de-France vers le commencement de ce mois.

Une dame est occupée à faire son ménage ; une jeune orpheline entre chez elle la salue et lui dit : « Je sais que vous avez besoin d'une servante et, de la part de Monsieur votre fils, je viens vous demander si vous voulez bien m'employer. »

Elle pâlit et pria jeune fille de s'expliquer.

Désignant du doigt une photographie pendue à une cloison, celle-ci lui dit « Voilà, Madame le portrait du *Monsieur* qui m'envoie. »

Le portrait qu'elle lui montrait était celui d'un jeune homme mort depuis treize mois.

Voici ce qui s'est passé.

Assise dans un jardin, l'orpheline réfléchissait sur sa situation. Elle vit venir à elle un homme à la figure étrange, vêtu de blanc, qui lui conseilla d'aller trouver sa mère, laquelle avait besoin de quelqu'un pour l'aider dans ses occupations.

Cette dame ne fut pas longue à comprendre que ce *Monsieur* qui connaissait si bien ses affaires n'était autre que le *double* de son regretté fils dont elle pleurait encore le départ terrestre : elle accueillit avec bienveillance l'enfant qui venait la trouver.

(*La Lumière*[1].)

III

Comment l'Esprit quitte le Corps

Nous trouvons dans un article du journal *Les Deux Mondes* la description suivante de la manière dont l'Esprit quitte le corps. L'auteur de l'article s'exprime ainsi :

Au cours des investigations que j'ai faites, il y a maintenant plus de neuf ans, au moyen de la médiumnité du Dr Charles B. Kenney, un grand nombre de mes proches et de mes amis intimes ont passé sur l'autre rivage. Dans ces occasions plusieurs de mes amis spirituels étaient présents au moment de la séparation de l'Esprit d'avec le corps, et nous avons eu de fréquentes et sérieuses conversations à ce sujet. Voici les renseignements qu'ils me donnèrent alors. Dans la plupart des cas l'esprit émergea du corps immédiatement après que la respiration avait cessé, et apparut subitement parmi les Esprits qui l'assistaient. Mais, dans un cas ou deux, l'Esprit dégagé était absolument impuissant, et il eut immédiatement besoin de l'aide de ses amis spirituels. Dans tous ces cas, l'Esprit nouveau-né apparut dans une

1. *La Lumière*. Révélation du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle publiée par Lucie Grange. Douzième année. Boulevard Montmorency, 97, Paris.

forme parfaite, sans enveloppe nuageuse, et quelques-uns des Esprits présents étaient pourvus de vêtements larges avec lesquels ils entouraient les corps spirituels émancipés du corps matériel. Dans le cas de mon beau-frère, l'Esprit de sa mère seul fut présent ; ses amis se tenaient à distance ; mais lorsqu'il fut vêtu et qu'il eut reconnu et embrassé sa mère, ses amis s'approchèrent l'un après l'autre et furent tour à tour reconnus et embrassés.

Connaissant mon désir d'avoir le plus d'informations possibles sur ce sujet, l'Esprit-Guide du Dr C.-T. Buffum suggéra à son médium de rendre visite à une personne de sa connaissance qui était sur le point de mourir. C'était la première fois que ce médium se trouvait auprès d'un lit de mort, car il avait une grande répugnance à assister à une pareille scène. A mesure que le souffle diminuait, les yeux spirituels du médium furent ouverts, et il aperçut la tête spirituelle du malade émergeant de sa tête naturelle, et, lorsqu'elle fut entièrement sortie, un Esprit-aide la maintint avec ses mains. Lorsque les épaules furent dégagées, deux autres Esprits, un de chaque coté, les soutinrent de même, et ainsi successivement pour tous les membres du corps.

Quand la naissance fut accomplie, l'Esprit émancipé s'éleva et disparut de la vue du clairvoyant.

La plupart des personnes perdent conscience pendant le changement, mais les conditions varient avec chaque cas. Tandis que quelques-uns conservent la pleine possession de leurs facultés, d'autres sont inconscients pendant un court espace de temps, peut-être quelques minutes ; d'autres le sont pendant des heures, des jours, des semaines et, dans des cas assez rares, pendant des mois.

La nature intellectuelle, morale ou affective de l'homme n'est pas changée par la mort. C'est seulement un pas fait dans la vie et la nature spirituelle, tout ce qui constituait l'homme avant la mort reste identique après [1]. Il est simplement entré dans une phase nouvelle de l'existence où il trouvera des conditions et des circonstances plus favorables, et, s'il a vécu d'une vie pure et vraie, il passera des tristes

1. « L'homme est après sa mort tel qu'il était avant », a dit Swedenborg.

régions de la terre à l'atmosphère radieuse et lumineuse d'un monde meilleur.

Ce n'est que par la mort que l'homme obtient la liberté et le bonheur.

(L'Aurore) X...

PARTIE LITTÉRAIRE

Les Livres

A Jardin de l'Infante, par ALBERT SAMAIN [1].

C'est un délicieux volume de vers que celui de ce jeune poète ! Aucune prétention, aucune marque pédantesque ; sa fine nature se traduit en un flot continu de vers charmants. Il assouplit le vers parnassien à tous les rêves subtils de son imagination, à tous les mouvements discrets de son cœur. La fragilité de cet art est d'un poète tout en délicatesse et en rêve crépusculaire. Musical, il communie aux rythmes indéfinissables des pénétrantes et obsédantes musiques ; pictural, il se meurt en des nuances de pastels vaporeux et éteints. Par là M. Samain est bien de sa génération, de celle qui goûte Verlaine et Mallarmé, qui aime la vie vue à travers une atmosphère de songe.

Dans un sonnet exquis il nous donne, du reste, comme une espèce d'art poétique. Pour cette raison je le cite :

DILECTION

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne, et chatoie,
Les cheveux et les yeux, l'eau, les feuilles, la soie,
Et la spiritualité des formes grêles ;

Les rimes se frôlant comme des tourterelles,
La fumée où le songe en spirales tournoie,
La chambre au crépuscule, où Son profil se noie,
Et la caresse de Ses mains surnaturelles ;

1. Edition du *Mercure de France*.

L'heure du ciel au long des lèvres câlinée,
L'âme comme d'un poids de délire inclinée,
L'âme qui meurt ainsi qu'une rose fanée,

Et tel cœur d'ombre chaste, embaumé de mystère,
Où veille, comme le rubis d'un lampadaire,
Nuit et jour, un amour mystique et solitaire.

J'aime ces vers, et j'aime ce poète délicat.

MAURICE FABRE.

Au Champtargue (*Auvergne*)

A MAURICE PRUD'HOMME.

Par-dessus tous les vins de la chaude colline,
Parfumés et riants comme un matin d'été,
Nous avons salué le cep qui t'a porté,
O Champtargue puissant, ô fleur toute divine !

Respectueusement toute âme s'illumine
Devant ton rire auguste et fleuri de gaîté ;
Le cœur par ton arome est soudain dilaté,
Un paradis s'éveille au creux de la narine.

Car aux jours très anciens, alors qu'il était Dieu,
Avant de disparaître à tout jamais, le feu
S'ensevelit aux flancs ténébreux de la terre,

Puis, ruisselant en lave ardente, il eut pitié,
Et coula dans le vin joyeux qui désaltère
Cette chaleur qui fait éclore l'Amitié !

MAURICE FABRE.

Pour le vin !

A MAURICE BOUCHOR.

Voici le vin sacré, le pur sang de ma vigne !
Quand elle fleurissait, au printemps souhaité,
Et qu'elle mûrissait ses grappes, tout l'été,
Je m'étais réjoui de la promesse insigne.

A l'heure solennelle et que l'automne assigne
Le jus pourpre a coulé du pressoir enchanté !
La coupe de cristal peut s'emplir de bonté ;
Qu'aucune lèvre humaine, ami, n'en soit indigne !

Mais, vieilli par le temps, ou jeune et parfumé,
Le vin rit à tes yeux comme le mois de mai,
Et cause tel le roi d'un pays chimérique;

Qu'il chasse loin de nous le doute soucieux,
Et qu'il donne à tes chants une flamme lyrique
Qui fasse aimer la terre et sourire les cieux!

MAURICE FABRE.

Revues

Dans la *Revue Moderne* des vers de Jean Rameau, compte rendu de la *Pivoine*, de Charles Bourget, article intéressant de Jacques Brieu sur la Réaction Idéaliste.

LIVRES REÇUS SUR LESQUELS NOUS COMPTONS REVENIR :

La Morale Universelle, par M. Eschenauer.

La Croix du Christ, par notre frère Lessard.

Mutualité Sociale, Statuts du Familistère, œuvre capitale de Godin et que reproduiront, dans ses passages essentiels, les prochains numéros de l'*Etoile*.

La Gloire d'Esclarnoundo, poème provençal, large cantique d'amour et de foi, par *Marius André*.

Pierrot Badaio, poème dramatique provençal. par *Peire Berlas*, où de lyriques élans pleins d'étoiles et un idéalisme attristé démentent l'humour un peu facile parfois.

Nostradamus

A FÉLIX GRAS

Nos enim astrorum discipuli sumus.

PARACELSE.

Nostradamus écrit sur un livre d'airain.
Les mondes sous lui s'en vont comme des grains
Que le vent du destin sème.
Nostradamus écrit, et, sur son front de neige,
Dans l'espace sans nom encerclant leurs anneaux
Les astres l'ont frôlé de leurs rayons transparents.

Et ses grands yeux voilés d'une bonté sereine
Contemplent la source créatrice alimentant
La vie à travers l'infini :
C'est comme un long soupir qui sans fin descend,
C'est comme un long respir qui des profondeurs s'exhale.
Haleine de l'Ineffable ! harmonie éternelle !

Ainsi sur l'airain il écrit sans frémir
La Norme du destin pour les jours à venir,
La Norme de bonne ou mauvaise étoile,
La Norme que chacun tisse avec ses passions,
Les ondes sans fin de paroles et d'actions
Nouant ou dénouant le sort d'une nation.

Mon âme, dans le sommeil, de la chair délivrée,
Monta avec les parfums qui s'élèvent des prairies,
Monta avec la vague rumeur
De la mer, avec les chants et les soupirs d'angoisse,
De l'homme boueux, avec le bruit mélancolique
Du vent dans les cimes. — Une vaste symphonie,

Cris de chair aveugle et délire d'amour,
Traverse à l'infini l'immense resplendissement
Procréant la vie des mondes.
Mon âme donc cinglant dans l'Aour immortel
Vint comme une fleur fleurir le seuil
Où Nostradamus nombre le sort fatal

Que sa plume d'airain grave avec un rythme retentissant.
Et je me tenais devant, l'esprit dompté,
En un mystérieux effroi.
Alors, tournant vers moi sa belle tête blanche,
Blanche comme les Alpes que la neige recouvre,
Il me fixa d'un regard pénétrant qui vous arrache

A travers les fausses apparences un germe de vrai,
Il me parla... Sa voix giclait comme un rayon
De soleil au fond de mon âme :
« Disciple que j'attendais, ami, tienne ton cœur
« Pur comme un diamant dans la nuit de ton corps,
« Si des nombres sacrés tu veux avoir souvenance.

« Ne cherche que l'Eternel, et tu en auras la sérénité;
« Tue en toi le désir : tu verras comme une flamme
Naître l'homme des temps nouveaux.
« Alors s'ouvriront à tes yeux les Arcanes;
« Sans peine elle lira, ta pensée généreuse,
« Les pensers que Dieu dans l'espace dévide.

« Mais pour aujourd'hui tu as planté dans le cœur un clou
« Qui te déchire et tu voudrais contempler sans voiles
« L'avenir de paix ou de tempêtes,
« De ta Provence! Ami, le destin est voilé
« De deuil pour bien longtemps, le livre scellé,
« La plume rouillée, et l'écritoire fendue

« Laisse perdre goutte à goutte le bon sang de la race.
« Des profondeurs où nous sommes ta vue d'aigle em-
[brasse.
« Un infini d'astres agités
« Qui éclosent d'en bas, resplendissants de splendeur
« Dans l'espace joyeux: ce sont les rêves de gloire
« Montant de la terre. Ainsi d'un jardin en fleur

« Montent mille parfums. Car, dans l'immensité
« Tout verbe à la fin des fins vibre et vient exciter
« Sa réalisation astrale.
« Or donc, dans les mirages où rit Lucifer,
« Que ton Verbe altier en exaltant le beau
« Faisse naître des mondes, et tu en auras pour sym-
[bole
« Le soleil procréant la vie terrestre. »
Cela dit, son œil clair vers la cause éternelle,
L'éternel grouillement en ébullition,
Se tourna avec passion. Et voici qu'au baptême
De sérénité et de lumière jaillissant du Très-Haut,
Un astre s'éleva des profondeurs de l'abyme,

Un astre procréé par mon âme brûlante,
Par les rêves saignants du sang de mon amour.

VALÈRE BERNARD.

Bibliographie

Echos. *Poésies*, par A. ESCHENAUER, seconde édition
Sandoz et Fischbacher, éditeurs.

Voici un nouveau livre du poète que l'*Etoile* a déjà présenté et recommandé à ses lecteurs. Nous essayons d'en donner ici une idée par une citation. La difficulté est de choisir. Prendrons-nous la jolie poésie intitulée *Excelsior*, ou l'*Oraison dominicale*, ou *Jésus*,

Marthe et Marie, ou *Noël?* A chacun ses goûts, je choisis celle qu'on va lire.

LE BON BERGER ET LA BREBIS PERDUE

(conversion)

(Ev. *Saint Luc*, 15, 3-8.)

— Pauvre brebis, triste, effarée,
Où donc vas-tu?
— Hélas ! ne sais, suis égarée
Et sans vertu !
J'ai couru longtemps par la plaine,
Par le vallon;
J'ai vu tomber toute ma laine
Sous l'aquilon.
J'entends chaque jour le cri sombre
Des chiens hargneux,
Et le jour à mes yeux une ombre
Voile les cieux.

— Etais-tu donc sans pâturage
Et sans pasteur?
— Non, j'ai quitté bercail, ombrage,
Pour mon malheur,
J'ai déserté mon tendre Maître
Veillant sur moi;
J'ai fui mes sœurs, sans me permettre
Le moindre émoi;
Nul n'a pu près des sources pures
Me retenir :
La soif me ronge et mes tortures
Me font mourir.

— Où tendait l'effort de ton âme
Qui s'abîmait ?
— A tout. Une secrète flamme
Me consumait !
Je voulais être indépendante,
Sans obéir.
J'écoutais la voix séduisante
Du dieu Plaisir.

Il me disait : « Jouis sans crainte,
Vis dans l'amour... »
Sa voix eut pour écho ma plainte
De chaque jour.

Hélas! voulant aimer, je n'aimai que moi-même :
Pour le bonheur j'ai pris la vanité ;
J'eus, pour la liberté, la servitude extrême ;
Pour le plaisir j'ai perdu la santé.

Me voici donc brisée et sans force, seulette,
Lasse, incapable de courir...
O toi qui dans tes mains tiens la douce houlette,
Ne peux-tu pas me secourir ?

— Chère brebis, répond le berger charitable,
Emu de ton égarement,
J'ai mis à te chercher une ardeur indomptable.
Pour mettre fin à ton tourment.
J'ai laissé dans les près tes fidèles compagnes
Et n'ai pensé qu'à ton salut ;
On m'a vu, parcourant les monts et les campagnes,
Poursuivre toujours même but.
Mon bonheur est complet de t'avoir retrouvée,
Et j'ai pitié de tes malheurs.
Ranime ton espoir. Le bon Dieu t'a sauvée ;
Il voit ton repentir, tes pleurs
Mieux que toi-même il sait ta misère infinie,
Et moi, son envoyé des cieux,
A l'instant je te porte à la maison bénie
Où tu le verras de tes yeux.
Aujourd'hui, dans le ciel, éclate l'allégresse
Qui me fait tressaillir le cœur.
Ces transports sont pour toi. Fais donc à la détresse
Succéder un hymne vainqueur !

R. C.

Ecole sociétaire

L'Ordre social à venir, ses bases vraies, suivi d'une proposition d'application pratique, par *Etienne Barot*, opuscule. Au secrétariat de la *Rénovation*, passage Saulnier, 15, Paris.

Strada, le nouveau livre de Jean-Paul Clarens qui vient de paraître chez Ollendorff, prend les proportions d'un événement dans le monde philosophique et littéraire.

Dirons-nous que le succès de cet ouvrage est surtout un succès de curiosité ? Peut-être ; car bien peu savent au juste ce qu'est Strada, cet homme prodigieux, notre contemporain, dont l'œuvre colossale, unique, mais inconnue de la foule, déconcerte l'analyse et désarme la critique.

C'est pour vulgariser la connaissance de ce génie, grand ignoré d'hier, mais grand admiré de demain, que Jean-Paul Clarens vient d'écrire un livre magistral où il expose avec une souveraine clarté la doctrine de son Maître qui est appelée, selon lui, à renouveler le monde en donnant à la Pensée Humaine un criterium de cer-

titude inconnu jusqu'à nos jours. En effet, si Bacon et Descartes en continuant par Hégel résument les méthodes fausses ou incomplètes du Passé, Strada ouvre l'Avenir en instituant un *Naturalisme Métaphysique* basé sur le FAIT où se concilient les plus rigoureuses exigences du Positivisme Expérimental et les intuitions les plus hautes de la Philosophie Première[1].

C'est donc une révolution d'une incalculable portée qui va sortir de la Méthode Stradienne. Strada est donc à notre temps ce que Descartes fut au sien, mais avec cette différence essentielle que Descartes aboutit à Spinoza, à Malebranche et en fin de compte au Panthéisme idéaliste, tandis que Strada démontre victorieusement la nécessité d'un Dieu personnel, distinct et indépendant du Monde qui n'est que le résultat de la Force en acte, de l'*Energie Motrice* originelle.

Mais JEAN-PAUL CLARENS n'étudie pas seulement le philosophe incomparable de l'*Ultimum Organum*, il analyse aussi avec un rare bonheur l'œuvre du poète, cette prodigieuse *Épopée Humaine* dont il a déjà paru plusieurs volumes tels que la *Genèse Universelle*, les *Races*, le *Premier Roi*, *Sardanapale*, *Jésus*, la *Pallas des Peuples*, etc., etc., et qui n'aura pas moins de 500,000 vers.

Grâce à des citations de choix, JEAN-PAUL CLARENS donne au lecteur une idée très exacte de ce qu'est et de ce que sera cette œuvre gigantesque qui, finie, aura l'envergure de l'Univers, bien plus, celle de l'Eternité.

Mais c'est dans l'examen de *Jésus*, le plus passionnant des volumes déjà publiés de l'*Épopée Humaine*, que le vulgarisateur de Strada atteint au plus haut intérêt. Qui lira sans émotion ces pages si grosses de conséquences où est traitée la question du Christ d'une manière si neuve et si troublante [2]?

En résumé, le livre que nous annonçons ici est de ceux qui marquent et qui ne périssent pas. Nous croyons qu'il vient à son heure. Aussi, le nom de JEAN-PAUL CLARENS est désormais inséparable de celui de Strada, un des plus grands ou peut-être le plus grand génie de l'Humanité, puisqu'il nous donne par la Science l'inébranlable certitude de Dieu.

---

1. Nous avons pour le génie philosophique et les majestés de grand écrivain que manifeste l'*Ultimum Organum*, la plus sérieuse admiration mais nous ne pouvons donner au Fait la portée que Strada lui attribue. Pour nous, comme pour l'Esotérisme, le Fait *tel qu'il apparaît à l'Homme* n'est pas la réalité nue, il est un symbole vivant, auquel la certitude n'est pas irrésistiblement attachée, si l'on conserve à *certitude* son sens absolu et entier. A. J.
2. Nous réprouvons tout à fait l'opinion de Strada sur le Christ, dont il n'a guère pénétré l'âme loyale et infinie ; mais nous rendons hommage à la sincérité et à la conviction de Strada. A. J.

Grâce à Jean-Paul Clarens, à sa connaissance approfondie de la pensée du Maître, le monde intellectuel va savoir à quoi s'en tenir sur l'auteur de l'*Épopée Humaine* qui, de l'avis de tous ceux qui l'ont lu, dominera incontestablement le siècle, quelque exagérée que puisse paraître au premier abord une semblable affirmation.

Aussi on ne saurait trop féliciter l'auteur de *Strada* de s'être voué à la noble tâche de répandre, avec le charme et la couleur de son style si personnel, la doctrine de celui qu'il ne craint pas d'appeler « le Père des Temps Nouveaux ».

Ajoutons cependant que si le livre de Jean-Paul Clarens soulève bien des enthousiasmes il allumera aussi bien des colères.

« Parsifal » de Richard Wagner

ou

L'Idée de la Rédemption

par Emilie de Morsier (1)

(Opuscule de luxe)

L'interprétation si profonde de la souffrance d'Amfortas a sa contre-partie mystique dans la rédemption représentée par ce qui se passe dans l'âme de Parsifal. De même que l'être impur mis en face du rayonnement de la pureté parfaite souffre les affres de l'enfer, ainsi le Simple, le Pur, en contemplant la souffrance humaine, la ressent avec une intensité telle qu'il se substitue au pécheur et, par la loi de la souffrance acceptée, devient son sauveur. En traçant ainsi la psychologie de son héros, Wagner a illustré de la manière la plus profonde l'idée du Christ Principe, du divin dans l'homme. Le Sauveur n'est pas un être extérieur, personnel, ayant à faire une foi sur la terre. Il est vivant depuis le commencement du monde ; toute spiritualité vient de lui. Il est le Dieu s'incarnant progressivement dans l'humanité. Sans doute, parfois dans l'histoire du monde, ce Principe-Christ est représenté d'une manière plus lumineuse par un être providentiel. « A certaines époques, lorsqu'il s'agit d'arracher l'humanité à un gouffre, de la

1. Librairie Fischbacher.

ramasser pour la jeter plus haut, un Elu s'identifie avec la divinité, l'attire à lui par la force, la sagesse et l'amour, et la manifeste de nouveau aux hommes. Alors celle-ci par la vertu et le souffle de l'Esprit est complètement présente en lui ; le *Fils de l'homme* devient le *Fils de Dieu* et son Verbe vivant. « (E. Schuré).

Mais la révélation du divin n'est pas limitée à un homme né à une seule époque ; elle est constante. De même la rédemption ne s'est pas produite une fois pour toutes, elles s'accomplit incessamment par l'action de l'âme sur l'âme. Chaque homme peut devenir virtuellement un sauveur, s'il accomplit complètement la loi d'amour.

EMILIE DE MORSIER.

La Rénovation Politique, mise à la portée de tous, par Hippolyte Destrem, président de la Ligue du Progrès Social. Prix : 1 fr. 50 chez l'auteur, rue de Châteaudun, 39, Paris.

Ces pages sont le résumé d'un grand ouvrage en deux forts volumes in-8°, qui a pour titre : *La Future Constitution de la France* ou *les Lois morales de l'Ordre politique.*

La Photographie des couleurs

(*Journal des débats.* — Compte rendu de la dernière Séance de l'Académie des sciences.)

Le véritable intérêt de la séance est encore aujourd'hui dans une communication de M. Lippmann sur la théorie mathématique de la photographie des couleurs. La lumière, qu'elle soit simple ou composée, est due à des vibrations régulières qui communiquent au rayon une structure non moins régulière, exprimable par une équation, par une intégrale. Le dépôt photographique prend la même structure que le rayon, lequel a été comme moulé dans la couche sensible. Lorsqu'on observe la plaque à la lumière blanche, le dépôt photographique qui la recouvre renvoie à l'œil des vibrations ordonnées comme celles qui ont produit le dépôt. Il y a donc reproduction de

la couleur du modèle. C'est une sorte de moulage de la lumière.

A l'appui de sa théorie, M. Lippmann s'apprête à projeter une série d'épreuves qu'il a obtenues ou qui ont été préparées par M. Louis Lumière. Mais il est quatre heures trois quarts et les jours allongent. La salle est encore claire. On a bien mis un bel écran blanc devant le bureau et une belle lanterne de projection ; on fait tomber les stores des grandes fenêtres ; on éteint le gaz complètement. L'écran apparaît toujours d'un blanc éclatant et les projections se perdent sur le fond blanc. C'est que la salle est éclairée par en haut au moyen de grands vitraux. La lumière vient de là, impossible d'atteindre ce vitrail.

Un académicien ingénieux — il y en a — s'écrie: « Un parapluie s'il vous plaît .» Et vite un assistant complaisant, d'ouvrir son parapluie et d'abriter l'écran contre la lumière du vitrail. C'est une application vraiment académique et nouvelle du parapluie. Et, en effet, aussitôt, l'écran étant suffisamment dans l'ombre les projections colorées apparaissent avec tout leur brillant.

Pendant un quart d'heure, l'assistance a pu voir de près les plus étonnants spécimens de photographies des couleurs : paysages ensoleillés, châteaux, parcs, villas, chimiste dans son laboratoire, portrait d'après nature, un officier en uniforme, etc. Toutes les couleurs sont reproduites avec leurs nuances les plus délicates, leurs finesses, leurs divers coloris chauds ou doux, etc. On applaudit vivement M. G. Lippmann. Un vrai charme pour les yeux que ce concert de teintes et de couleurs !

Le monsieur au parapluie a le bras fatigué, mais il s'est dévoué pour une bonne cause. Son seul regret, c'est d'avoir été empêché d'applaudir. Il ferme son parapluie, qui a décuplé de valeur. C'est maintenant un parapluie historique. Et l'Académie se forme en comité secret.

L'Astrologie. — l'Astrologie physique tout au moins — commence à être reconnue vraie par la science. Voici ce que nous lisons dans le *Journal des Débats* (compte rendu de la dernière séance de l'Académie des Sciences.

M. Mascart dépose sur le bureau une note de M. Renou, directeur de l'Observatoire du Parc-Saint-Maur, relative à la *distribution des orages et à leur répar-*

tition selon *les déclinaisons de la lune*. M. Renou aussi a été amené à constater les influences lunaires, dont soutient l'existence depuis si longtemps et à peu près seul dans la science notre collaborateur M. Henri de Parville. M. Renou y est venu après M. Bouquet de La Grye, et d'autres suivront. Les faits finissent toujours par avoir raison.

Influence de la Lumière sur les Microbes

(*Journal des Débats*. — Compte rendu de la dernière séance de l'Académie des Sciences.)

M. Marey communique une note de MM. d'Arsonval et Charrin sur une série d'expériences relatives à l'influence de la pression, de l'ozone, de l'électricité, de la lumière, des basses températures sur les microbes. C'est surtout la lumière qui agit sur les microbes et la *lumière violette ou ultra-violette*[1]. La lumière rouge est sans influence. En six heures, la lumière violette tue le bacille procyanique. Le froid a de l'action, mais surtout à de très basses températures.

Nous avons le plaisir de lire dans le *Journal des Débats*.

Le **Journal de Montreuil** publie une lettre de l'abbé Sterlin qui nous révèle un projet au moins curieux[2]. Voici la partie essentielle de cette lettre :

« Il y a des syndicats de toutes les professions : les prêtres seuls sont privés de ce bienfait, et, sous la pression de leurs chefs, ne peuvent jouir du bénéfice des libertés françaises.

« Un certain nombre de prêtres émancipés, bien connus par leurs écrits ou par leurs talents oratoires, et plusieurs autres, encore sous le joug, mais fatigués de la tyrannie épiscopale, et pour cause, ne pouvant actuellement donner leurs noms, tant à Paris qu'en province, organisent une association syndicale afin de permettre au petit clergé de rentrer dans le droit commun et de jouir de l'indépendance qui appartient à tout citoyen français.

---

1. Le magnétiseur *Babbit* dans son étude sur la lumière (*Principes de la lumière et des couleurs*) n'a donc pas tort de préconiser le pouvoir thérapeutique des rayons colorés.

2. Ce projet est pour nous tout autre chose que *curieux*. Il est digne d'une sérieuse attention et d'une sympathie profonde. Nous souhaitons le meilleur succès à ce Syndicat des Prêtres Indépendants.

« Ce sera le « Syndicat des Prêtres Indépendants ».
« Les prêtres émancipés ont besoin d'être secourus ; presque tous les autres secoueraient le joug dès demain s'ils savaient trouver appui dans une Association organisée.
« Il suffirait d'avoir un premier fonds de roulement et une maison de retraite.
« Nous osons espérer que vous jugerez comme nous cette entreprise d'une importance capitale, et que vos lecteurs voudront bien l'encourager par leurs souscriptions, ou, tout au moins, par leurs sympathies. »

Mouvement Féministe

Mlle Dorothea Klumpke, attachée à l'Observatoire de Paris, vient de soutenir brillamment devant la Faculté des Sciences ses thèses de doctorat et sciences mathématiques. Aux applaudissements unanimes, le jury l'a déclarée digne d'obtenir le grade de docteur avec toutes boules blanches.

La Pierre commémorative

A la mémoire de notre Frère ROCA

Cette pierre a été récemment placée par les soins de la nièce de notre regretté Frère. Nous l'annonçons aux souscripteurs, nous réservant de revenir sur la réparation ainsi faite à la mémoire de l'Apôtre-martyr du Christ-Esprit.

Essénianisme

De la Femme dépend tout l'avenir du monde :
L'Eternel en a fait le premier professeur,
L'enfant lui doit sa forme et l'homme son bonheur,
Tous deux font de sa vie une angoisse profonde.
La pomme et le serpent, nés d'un prêtre imposteur,
Engendrent tous les maux, et cette calomnie
De l'église profane, a pesé sur la vie
Du monde entier pour son malheur.

Un Barde essénien.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.